1re ANNÉE – N° 5 LE NUMÉRO 0.75 CENTIMES 25 DÉCEMBRE 1937

OCCIDENT

LE BI-MENSUEL FRANCO-ESPAGNOL

RÉDACTION ET ADMINISTRATION 20, rue de la Paix, PARIS (2e)

Abonnement : 4 fr. 50 par trimestre. Tél. : OPÉra 43.23

Dans ce numéro

LA GUERRE d'ESPAGNE et le CHRISTIANISME.

VOYAGE en ESPAGNE NATIONALE, par l'Amiral JOUBERT.

L'AMITIÉ FRANCO-ESPAGNOLE.

DÉCLARATIONS du GÉNÉRALISSIME FRANCO.

ARTICLES de Grégorio Maranon, Général Millan-Astray, Xavier de Magallon, Max Jacob, René Johannet, R. Havard de la Montagne.

TERUEL, VILLE MARTYRE

Brunchales (front de Teruel). Les Nationaux viennent de délivrer la ville, dont l'église avait été utilisée par les Rouges pour leur quartier général.

Au moment de boucler notre édition, la lutte pour Teruel continue. Cité réellement martyre, attaquée, sans répit, par les rouges, elle a vu sa cathédrale et ses principaux édifices détruits par les marxistes. Ceux-ci ont annoncé sa conquête comme ils annoncèrent, si souvent, celle d'Oviedo, de Huesca et autres villes martyres.

Il est curieux de noter qu'en même temps que s'effectue l'attaque sur Teruel, s'accroît la campagne pour une médiation.

« Pour des raisons humanitaires et sentimentales, cette situation doit se terminer. Aucune des armées n'a vaincu. Nous allons organiser une Espagne intermédiaire — la troisième Espagne — où les uns et les autres pourront vivre tranquilles. Ni extrémisme de droite ni extrémisme de gauche, etc. »

Un tel projet ne peut trouver de justification que dans l'essai de découvrir une formule permettant aux groupes marxistes espagnols une liquidation du problème de la guerre, grâce à laquelle ils pourront conserver la portion du territoire encore soumise à leur tyrannie. Les dirigeants de l'Espagne rouge savent que les jours de vie de leur «gouvernement » sont comptés. Le moment de la libération définitive de l'Espagne s'approche.

⁂

Comment parler sincèrement de la stabilisation de la lutte quand on compare l'état actuel de l'Espagne avec celui qu'elle avait le 18 juillet 1936 ? Toute la ligne du nord de l'Espagne, qui va de la frontière française à la Galice, était alors dominée par les hordes marxistes. Au sud, dans la tache énorme de l'Andalousie rouge, apparaissaient comme des îlots isolés les foyers nationaux de Cordoue, Cadix, Séville. Si l'on veut, de bonne foi, considérer la marche de la guerre espagnole, il faut comparer sereinement la situation en juillet 1936 avec celle de décembre 1937. Il apparaît qu'on serait mal venu de parler de nivellation et d'équilibre, alors qu'en un an et demi les forces du général Franco ont doublé le territoire qui était, au début, en la possession des forces nationales. Celles-ci ont mené à bien des offensives brillantes comme celles de l'armée du sud sur Madrid et de l'armée du nord sur le Guipuzcoa. Elles ont défait la résistance qui, à tant de reprises, s'était proclamée invincible, sur la ligne de fer de Bilbao. Elles ont agrandi leur champ d'action en Andalousie, dominant en Méditerranée jusqu'au delà de Malaga. Elles ont réalisé sur Santander la plus belle et la plus précise des opérations militaires. Elles ont pu dominer les Asturies au plus dur de l'occupation marxiste malgré les féroces mineurs, elles ont escaladé la zone la plus compliquée, orographiquement, du sol espagnol. Dans le même temps où elles remportaient cette série ininterrompue de victoires, elles surent résister sans perdre un pouce de terrain, aux contre-attaques : au nord : Villareal et Oviedo, au centre Brunete et, en août, sur tout le large front d'Aragon. Partout, le grand appareil d'attaque marxiste n'a obtenu que des résultats provisoires, dus à la surprise et vite rectifiés immédiatement. Aucune modification de valeur pour la suite des opérations militaires futures n'avait été obtenue.

⁂

Quant à l'Aragon, considérons les positions nationales de son front en angle s'orientant vers Madrid. La simple vision théorique telle qu'elle ressort des cartes 1 et 2 ci-contre, montre l'importance capitale des fronts de batailles où les forces nationales s'orientent vers des objectifs si importants qu'il n'est plus téméraire d'affirmer que leur conquête signifiera la définitive victoire du général Franco. Au nord, la ligne de l'Aragon regarde vers Lerida et Barcelone. Au centre, les pentes de Téruel et les positions avancées de la sierra Camaréna. Les forces nationales s'y orientent vers Sagonte et la Méditerranée. Au sud, l'objectif de ce même front vise Madrid et Guadalajara.

Il suffit de regarder ces cartes pour se convaincre de l'avantageuse position occupée par les Nationaux. L'examen de la carte montre que le général Franco est placé devant une opération de lignes intérieures, alors que le commandement marxiste doit s'orienter vers des tangentes extérieures à ce front. Le général Franco peut, étant donnée la structure du front, obtenir en un moment, dans un secteur déterminé, la plus grande manœuvre avec la plus grande disposition de forces de choc.

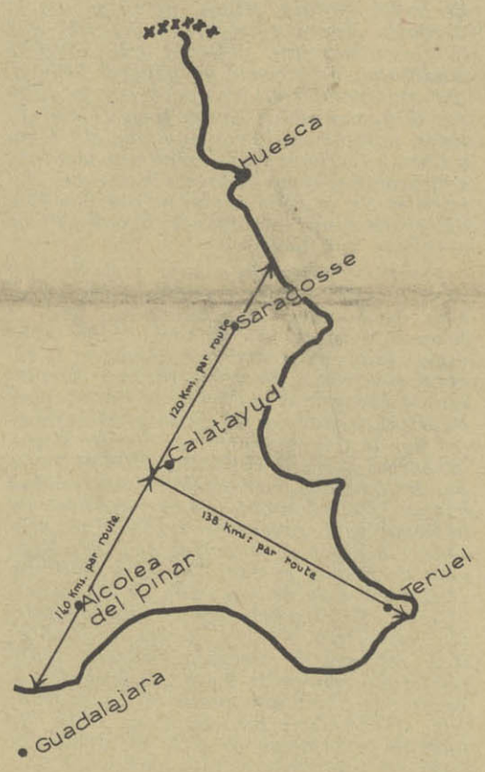
⁂

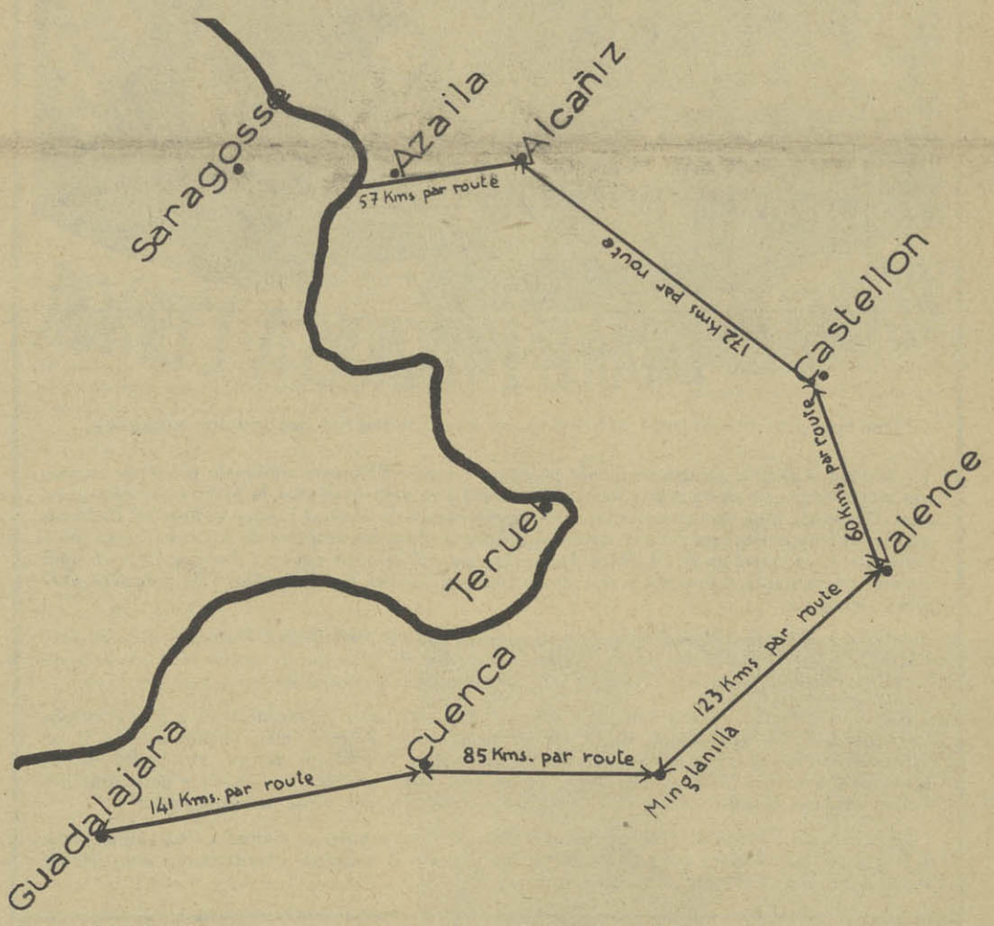
Le front aragonais du secteur de la sierra de Alcubierre est à 260 kilomètres des avances nationales sur Guadalajara, et relié par des routes larges et magnifiques. La ligne qui unit les deux fronts n'est qu'à 138 kilomètres de Téruel et aussi reliée par des routes excellentes. C'est-à-dire que sur ce front national il existe un centre presque parfait aux environs de Calatayud, équidistant des deux extrêmes de la ligne sur laquelle peut opérer le général Franco, pouvant transporter ses troupes d'un bout à l'autre du secteur sur 280 kilomètres.

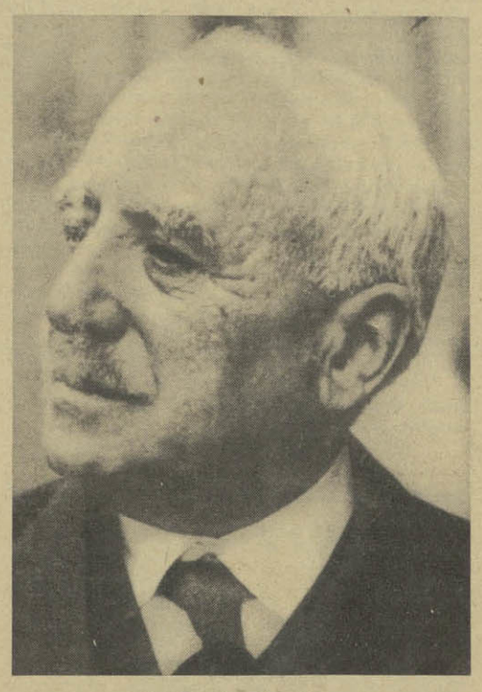
Au contraire, les lignes extérieures du front marxiste pour mettre en communication ses zones distinctes, (le secteur de Guadalajara et de l'Ebre), obligent forcément à un retour à Valence et ensuite, au parcours, par le chemin le moins long, Guadalajara-Cuenca-Minglanilla-Valencia-Castellon-Alcaniz-Azaila. Jusqu'à la ligne de combat, c'est un itinéraire compliqué de 638 kilomètres de route, qui, notamment dans le passage à travers les hauts de Cuenca, est impossible en hiver.

⁂

Rien, donc, ne peut modifier les excellentes conditions dans lesquelles se trouve le Front national à la veille de la grande bataille capitale sur les fronts aragonais.







Xavier de Magallon.

Les attaques désespérées des rouges ne peuvent modifier le jugement que provoque un an et demi de déroutes marxistes.

Deux armées demeurent en présence : l'une d'elle, victorieuse, a Nationale ; l'autre, furieuse et affectée par ses défaites, la marxiste.

REBELLES !

Je n'ai jamais pu, je l'avoue, entendre ou lire de sang-froid cet effrayant vocable, dont les amis du bolchevisme espagnol font un si dérisoire usage, et si irritant ou désopilant, selon l'humeur du jour.

Les « rebelles » ! Quand ces messieurs prononcent ce mot, tout comme il leur arrive de dire des nationaux français : « les factieux ! », il faut voir de quelle façon ils se rengorgent ! Pour une fois, pensez donc, qu'ils sont l'ordre, la légalité, tout ce qu'ils ont coutume de mettre en vacances ou de chambarder ! Pour une fois qu'ils sont avec les gendarmes, au lieu de marcher entre eux, les menottes aux mains, comme il siérait à plus d'un !

Il faut leur entendre dire : « Les rebelles ! » Je connais des amis égarés dans cette prodigieuse erreur, dont la voix change à le dire, tremblante de conviction, d'indignation, de mépris, les yeux étincelants de fureur, s'ils surprennent un sourire effleurant vos lèvres. Et : « Légal ! Le gouvernement légal ! » C'est de ce mot-là aussi qu'ils se gargarisent et se délectent à s'en pâmer ! Jamais Brid'oison, pour articuler : « la fô-ô-orme ! », n'a eu le recueillement, l'onction, la componction, la conviction, la majesté de nos boutefeux professionnels s'écriant : « Légal ! » Mais le comique, ici, est plutôt de Shakespeare.

« Quis tulerit Gracchos... » Les Anciens ont tout dit. N'est-il pas admirable de voir des gens qui ne rêvent et ne travaillent que par et pour la révolution s'indigner qu'il s'en fasse une contre eux ? Quel est le gouvernement légal, vraiment légal et par l'adhésion de l'immense majorité du peuple et surtout de la partie pensante, consciente et compétente de la nation, et par l'investiture de siècles d'ordre et de progrès, contre lequel ils ne soient soulevés au seul nom de leurs rêveries, de leurs utopies, et par le moyen d'un argent étranger ? Quel est celui de leurs règnes qui ne soit né de la révolte et de la violence ?

N'est-ce pas notre révolution, Mère Gigogne de toutes les autres, qui a proclamé : « Contre la tyrannie, l'insurrection est le premier des droits et le plus sacré des devoirs » ? Elle était ici d'accord avec la théologie, qui permet et, par conséquent, ordonne de frapper le tyran. Le tout est de définir tyran et tyrannie. C'est affaire à la conscience et à la raison de l'homme. A lui de savoir avant d'agir.

C'est l'excuse de ceux qui ne savent pas et sont excusables aussi de ne pas savoir. Excusons et même admirons tant de pauvres diables, de généreux jeunes gens qui vont se faire tuer, à côté de bandits avérés, pour une cause qu'ils croient bonne et qui est le contraire de ce qu'ils croient et de ce qu'ils veulent.

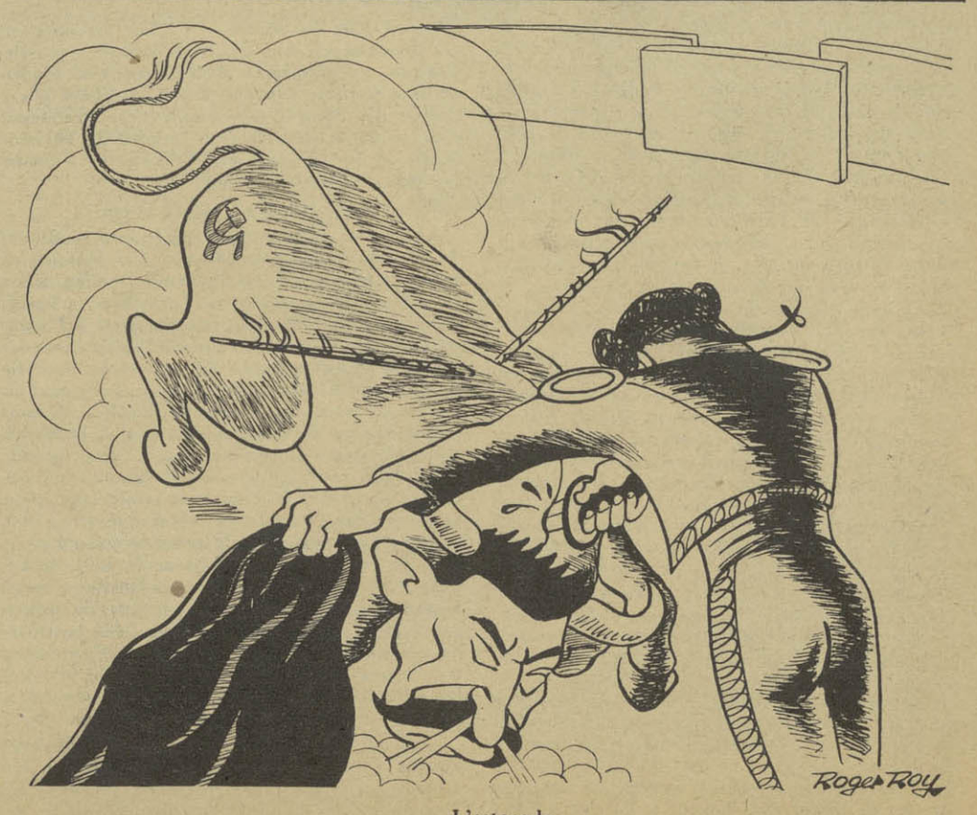
Mais ce n'est pas une excuse pour ceux qui croient savoir, et qui savent, qui savent quel chantier de démolition, quel jardin des supplices est devenue l'Espagne russifiée, l'Espagne des merveilles et des délices. Quiconque est informé et les soutient, sous quelque vain et faux prétexte que ce soit, il faut le dire le complice de ces « gouvernementaux », de ces scrupuleux tenants de la « légalité », dont le premier acte a été de tirer de prison et de placer à leur côté ou à leur tête tous les criminels de droit commun, voleurs, meurtriers, plus honorables, il est vrai, plus dignes de pitié et de pardon que leurs libérateurs.

LEGAL, ce gouvernement violateur de toutes les lois divines et humaines ? REBELLES, ceux qui se soulèvent contre son abjecte et sanglante domination ? A peu près autant que les légions de saint Michel contre les hordes de Satan !

La gloire de Franco est immortelle.

Puisse la France trouver son pareil, si le même péril la menaçait !

Xavier de MAGALLON.



L'estocade

Biblioteca Nacional de España

Le rapatriement des enfants basques

Quel sophisme de chair et d'os, debout et en marche, celui qu'ont lancé les rouges à la conscience universelle, pour la dépister, grâce à la mobilisation de milliers d'enfants basques, à une évacuation qui affecte des formes aussi fausses qu'impressionnantes !

Les rouges ont voulu faire croire qu'il était humanitaire de soustraire les enfants du Pays basque à la présence de l'Armée nationale libératrice, qu'ils ont appelée une tyrannie. Et l'on a expédié des quantités d'enfants en Russie, en Belgique, au Danemark, en France. Et le catholicisme des « nationalistes basques » est venu renforcer les allégations du « gouvernement » de Valence, au nom de sa libérale tolérance. Ainsi l'on a créé l'imposture d'après laquelle des enfants, ne pouvant plus tenir devant l'occupation militaire devaient chercher refuge dans des foyers étrangers. Certaines de ces caravanes artificielles se réclamaient de telle ou telle devise marxiste, celle de leurs vrais organisateurs. Mais la majorité prenait des caractères de piété et de foi catholiques. De sorte que ces enfants, présentés sous la tutelle des prêtres d'*Euzkadi*, — autre falsification — ont suscité une charité chrétienne, qui certes n'est point blâmable, mais qui a provoqué une équivoque tendant à invertir les rôles. Il semblait en résulter qu'ils persécutaient l'Eglise et ses fidèles, ceux-là même qui, avec le général Franco à leur tête, luttent pour restaurer la tradition nationale, c'es-à-dire d'abord le culte catholique, précisément contre les rouges qui ont commis contre lui crimes et sacrilèges.

Mais il y a pire. L'accueil spécial fait à Saint-Cloud ou à Genève aux caravanes puériles a montré l'intention des commissions ou des syndicats du Front populaire : la propagande marxiste manifestée par des drapeaux rouges, des pancartes révolutionnaires et des poings levés et l'Internationale. Ensuite, on a vu des familles, réellement chrétiennes, accueillir les exilés et leur donner une vie heureuse et chrétienne ; mais on a vu aussi manquer les secours promis. Or les enfants, évacués dans un séquestre, veulent retourner à leur patrie. Une fois de plus le généralissime et le chef de l'Etat, Franco, a pris l'initiative d'un appel qui ne manquera pas d'émouvoir toutes les âmes catholiques.

Une des plus émouvantes affiches pour le rapatriement des enfants espagnols.

« Devant la double campagne menée en Europe contre l'Espagne nationale présentée comme une persécutrice, au cœur même des enfants à qui l'on veut inculquer la haine et le mensonge, nous élevons la plus vive protestation. Les représentants du général Franco s'efforcent d'obtenir que les enfants soient rapidement rendus à l'Espagne. Sous les auspices de la Croix-Rouge internationale, et la direction de M. Masseda, un bureau spécial s'est ouvert à Burgos. Déjà en août dernier 107 enfants « évacués » du sanatorium de Gorlitz ont été reçus à la frontière avec joie et tendresse.

« *Voici le désir du Général Franco ; que tous les enfants reviennent à l'Espagne. Elle est leur patrie. Elle est la patrie de tous les exilés, aussi bien de ceux qui le furent sous un prétexte catholique que de ceux qui le furent par un instituteur communiste.* »

Non seulement les enfants veulent revenir en Espagne, mais l'Espagne tient à les récupérer. Car la plupart de ces enfants n'ont pas été proprement évacués, mais abandonnés et il est nécessaire de retrouver leur domicile, de les identifier.. N'oublions pas que sur 10.000 enfants basques expatriés, 1.750 sont en Russie. Le démon rouge voudrait les posséder pour toujours. Il faut les leur arracher. L'Espagne les appelle, sans réserves, tous, maternellement.

Le Souverain Pontife ne pouvait rester étranger à cette campagne d'amour. Non seulement il a fait un don important pour la faciliter, mais encore il a chargé expressément son délégué apostolique Mgr Antoniutti d'y collaborer.

Conclusions dernières d'un voyage en Espagne

Voici deux mois que je suis revenu d'Espagne. J'y avais déjà été en 1935 et en 1936. En 1935, un commerçant français m'avait dit : « Monsieur, si quelqu'un a envie de devenir monarchiste, qu'il accoure parmi nous voir fonctionner la République espagnole. » En 1936, à Irun, j'ai aperçu les rouges, avec leurs pompes à incendie, arroser d'essence les maisons cossues du Paseo de Colon, après quoi ils frottaient une allumette et la propagande de Madrid accusait d'incendie les artilleurs de Mola. Sur les quais de Saint-Jean-de-Luz, parmi des ballots de literie, amenés de la côte basque par des bateaux au pavillon rouge et vert traversé de la double croix euskarienne, j'ai essayé de convertir au bon sens un doux ecclésiastique de Saint-Sébastien, gras et pieux, qui essayait de me démontrer que, depuis longtemps, il n'y avait plus de catholicisme en Espagne, si ce n'est en Biscaye et en Guipuzcoa, et que la seule manière de catéchiser ce pays redevenu sauvage était de prêter main-forte à la C.N.T. à l'U.G.T., à la F.A.I. et au P.O.U.M. Je n'invente rien. Ces discours m'ont été tenus par un homme dans la force de l'âge et qui ne donnait pas d'autre signe de dérangement mental. Autant que j'ai pu m'en rendre compte, il avait été perverti d'abord par l'orgueil nationalitaire et ensuite par la propagande dite sociale. J'ai souvent pensé à lui — et aux victimes de son zèle — car, c'est triste à dire, mais la responsabilité du clergé biscayen et guipuzcoan dans la durée et le développement de la guerre civile est formidable. La clémence de Franco à son égard est un des plus beaux exemples de grandeur qu'on puisse concevoir. Après quoi, escorté d'un requeté en armes, j'allai admirer Pampelune et l'admirable insurrection navarraise. Ah! les braves gens!

Cette année, j'ai séjourné surtout à Salamanque, après un petit arrêt sur la côte basque au moment de la prise de Santander. On m'avait dit à Paris : « Vous verrez ! Ces pauvres Basques, on les traque, on les pourchasse, on leur interdit de parler leur langue. » J'arrive à Fontarabie. Toute la population dansait. Un représentant de la junte de Burgos faisait un discours *en basque* aux agriculteurs de la région pour les engager à semer du blé. Saint-Sébastien avait repris l'air net et propre qu'elle avait au temps d'Alphonse XIII.

On m'avait dit encore : « C'est l'Inquisition qui recommence. Les « curés » partout. » A Salamanque, en compagnie d'une charmante Madrilène, je visite le couvent des dominicains. On y a logé des Maures. Un religieux se promenait dans le patio, paisiblement encadré de burnous blancs et de turbans verts. Et l'évêque a donné son palais au généralissime.

Mais vos conclusions? me dira-t-on.

Avant tout, un immense, un éperdu sentiment de reconnaissance pour Franco. Cet homme, ce héros, ce héros chrétien a sauvé l'Occident. Il est audacieux. Il est modeste. Travailleur acharné, silencieux, désintéressé, prudent, il est à l'heure actuelle, en Europe, comme le proclament des affiches véridiques sur les murs roses de la vieille capitale castillane, « le seul général qui ait vaincu les marxistes en bataille rangée ». Si nous échappons un jour, nous, Français, à la dégoûtante tyrannie communiste, c'est à lui en grande partie que nous le devrons. Il faudrait un Lucain et ses grands vers carrés et symétriques pour célébrer l'héroïsme de ce soldat qui, en juillet, assiste à l'effondrement du pronunciamento et ne perd pas courage. Un demi-fou, du nom de Lénine, avait prophétisé qu'après la Russie ce serait le tour de l'Espagne. En foi de quoi la propagande de l'U.R.S.S. avait dépensé des centaines de millions à discréditer Alphonse XIII, à noyauter l'armée, l'administration, à fournir d'armes les organisations révolutionnaires. De son talon, Franco a écrasé cette vermine. C'est fini.

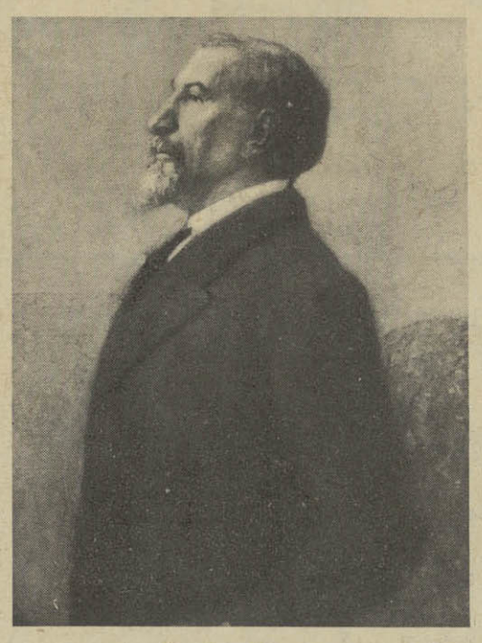
Là où il domine, l'ordre est revenu. Et, avec l'ordre, l'abondance, la joie, l'enthousiasme. Un observateur impitoyable trouverait peut-être les Espagnols trop optimistes. Comment ne le seraient-ils pas, lorsqu'ils comparent leur situation à celle des rouges de Valence et de Barcelone, esclaves de Staline, affamés, ruinés, moribonds?

On m'avait dit encore : « Français, vous serez mal vu, vous aurez des rebuffades, des ennuis. » En arrivant à Salamanque, j'avise un agent : « Je suis Français, pourriez-vous m'indiquer telle adresse? » Et voilà mon homme qui fait des pieds et des mains pour me renseigner, me guider par les meilleurs chemins. Et partout ainsi, au café, à l'hôtel, dans la rue. Quand la frontière fut fermée, à la suite des affaires de Brest, un télégramme spécial me l'ouvrit. Tous les Français venus comme moi dans la péninsule diront la même chose. L'Espagne franquiste est le pays par excellence où l'on distingue la France du Front populaire qui essaie de la défigurer. Sa victoire sera notre victoire contre le communisme, qui veut ruiner notre emprise et notre industrie. Un jour, nous élèverons, sur la plus belle place de Paris, une statue au général Franco, honneur de l'armée espagnole, défenseur du droit et sauveur de la civilisation.

RENE JOHANNET.

L'EXODE DES INTELLECTUELS

La presse du monde entier vient de publier, dans la rubrique consacrée aux affaires d'Espagne, un extrait d'un décret paru récemment dans la « Gaceta », l'organe du « Gouvernement » rouge résidant actuellement à Barcelone. Il s'agit de la des-



Charles Maurras
(*Portrait de L. Denis Valvérane.*)

titution de plusieurs professeurs appartenant à des Universités situées sur le territoire de l'Espagne captive, pour abandon de leurs charges, *c'est-à-dire pour ne pas avoir regagné leur chaire,* malgré les ordres reçus.

Cela n'aurait pas d'importance si les professeurs fugitifs mentionnés dans le décret de destitution avaient une idéologie nationale ou avaient adhéré au mouvement qui incarne la prestigieuse tradition séculaire de l'hispanisme, aujourd'hui renaissant. Mais ce qu'il y a de curieux, c'est que la majorité des personnes touchées par cette mesure ont des opinions nettement de gauche ; elles ont fait partie, jusqu'à maintenant, des secteurs républicains avancés ou ont détenu des charges politiques en qualité d'affiliés aux partis du Frente popular.

C'est Charles Maurras qui, dans une de ses interventions en faveur du Mouvement National Espagnol, signalait l'éloquence du fait que les deux plus éminents promoteurs de la République, Miguel de Unamuno et Gregorio Maranon, aient adopté, dès que la chose leur fut possible, une attitude d'adhésion à la cause du général Franco. Cet argument a été renforcé par la suite par d'innombrables intellectuels et journalistes, notamment Perez de Ayala et Ortega y Gasset. Il trouve maintenant une nouvelle confirmation dans la liste récente des défaitistes de la zone rouge qu'ont désertée définitivement l'intelligence, la culture, les créations spirituelles.

Américo Castro, du groupe « Au Service de la République » ; Sanchez Albornoz et Luis de Zulueta, respectivement, ami et homme du parti de Manuel Azana, avec lequel le premier avait été député et le second ministre ; Recasens-Siches, successeur d'Azcarate à la chaire de Philosophie du Droit de Madrid, directeur général nommé par le Gouvernement de Frente Popular formé après le 16 février 1936 et membre influent du parti de Martinez Barrio ; Niceto Alcala Zamora, fils du fondateur de la République, professeur de Droit de procédure à Valence, rédacteur de L'Ere Nouvelle *en France et dont l'opinion politique était plus avancée que celle de son père ; Alfredo Mendizabal, Perez Bustamante, etc., etc. Tous, d'après l'ordre de destitution, refusent de regagner l'Espagne captive et d'y reprendre leurs conférences pédagogiques, bien que quelques-uns se trouvent à l'étranger justement en train de faire de la propagande pour la révolution marxiste espagnole et bien que leurs propos dans les meetings et les réunions, qui ont eu lieu récemment dans ce sens, soient encore dans la mémoire et dans l'oreille des publics soumis aux sirènes de Moscou.*

L'attitude que révèle la sanction est, répétons-le, éloquente. Car, trois hypothèses se présentent : ou ils ne se sentent pas en sûreté dans la zone réduite en esclavage et ils craignent que la simple profession d'intelligence, que l'exercice objectif d'une magistrature scientifique, ne leur soient rendus impossibles avec indépendance et dignité ; ou avouent qu'ils sont en désaccord profond avec ce même régime qu'ils ont créé, servi et défendu et qui les désavoue maintenant ; ou ils ont l'entière conviction de la défaite prochaine et cherchent à l'avance à l'étranger un refuge pour un exode qui sera, sous peu, imité par de nouveaux intellectuels, car il doit en rester bien peu en Espagne captive. Quoi qu'il en soit, l'opinion internationale pourra se rendre compte d'un fait simple, mais décisif : « ses » intellectuels, les meilleurs, désertent l'Espagne soi-disant « Républicaine » et abjurent passivement, mais solennellement et de façon inéquivoque, ses théories.

OCCIDENT.

René Johannet

La guerre d'Espagne et l'Église

Dans l'allocution consistoriale du 13 décembre, Pie XI a fait une brève allusion au « peuple de l'Espagne catholique qui Nous est si cher, encore agité par de tristes et angoissantes vicissitudes, quoique l'on entrevoie l'espérance de temps meilleurs. »

On ne voudrait pas faire dire au Souverain Pontife plus qu'il n'a dit. Mais l'espérance qu'il entrevoit n'est-elle pas liée à la victoire de Franco ? Si c'était la Révolution qui gagnait du terrain, annoncerait-il que des temps meilleurs sont proches ?

Parmi les nouveaux cardinaux qu'il a créés au cours de cette cérémonie, figurait l'archevêque de Wesminster. Mgr Arthur Hinsley, successeur du cardinal Bourne, avait été des premiers à répondre favorablement à la lettre des évêques espagnols. On n'a peut-être pas assez souligné la qualité de son intervention. Le primat d'Angleterre !... C'est-à-dire du pays le plus attaché aux formes libérales, le plus éloigné de cet épouvantail fasciste que font miroiter les hommes de gauche ! Peut-on croire que Mgr Hinsley aurait été élevé à la pourpre si son acte avait déplu ? peut-on croire qu'il aurait agi sans être assuré qu'il était d'accord avec le Saint-Siège ?

Même remarque pour le cardinal Verdier qui n'a pas hésité, lui non plus, à prendre le parti des nationaux. Il serait peu convenable de sonder les « opinions » ou les « tendances » de l'archevêque de Paris. Mais, si l'on se réfère à ses manifestations publiques, notamment à son allocution du 10 décembre au théâtre des Ambassadeurs, il n'apparaît pas comme un ami des « régimes totalitaires » ou comme un ennemi des démocraties. Il a parlé de la France, « fille aînée de l'Eglise, et, à travers les siècles, gardienne et souvent apôtre de la liberté des peuples. » Il est plus porté à chercher les terrains de conciliation que les terrains de lutte. C'est lui, pourtant, qui, dans sa lettre au cardinal Gomâ y Tomâs, a célébré « l'incomparable grandeur » de la guerre d'Espagne. Peut-on croire qu'il ait tenu à la légère un pareil langage ? peut-on croire que sa lettre n'ait pas été le reflet de la plus haute et de la plus auguste pensée, celle qui émane du Vatican ?

Un des collaborateurs d'« Esprit », M. Jacques Madaule, appelle l'heure où « sera plaidé au tribunal de l'Histoire ce tragique procès de l'Espagne, qui est en même temps celui de la conscience catholique dans le monde. » On n'a pas de peine à deviner dans quel sens conclurait M. Madaule, qui appartient à la famillle intellectuelle de M. Maritain. L'histoire aura le dernier mot, c'est entendu. Mais, d'ores et déjà, la « conscience catholique » s'est exprimée, et avec une netteté, une clarté, une force qui ne permettent aucune réserve et aucun doute.

« Sous cette lumière sanglante, a écrit le cardinal Verdier, nous voyons mieux les périls qui nous menacent, et nous comprenons plus clairement quelles doivent être notre vigilance et notre action. » Voilà qui suffirait à expliquer l'attitude de l'Eglise. Elle répugne aux violences, elle ne les fomentera jamais. « Quand la guerre éclata, ont déclaré les évêques espagnols, nous l'avons déploré plus que personne. » C'est ainsi qu'en 1914, Pie X murmurait : « Je bénis la paix. » Toutes les guerres, et plus encore les guerres civiles, troublent l'harmonie du plan divin. Mais le Pape qui a béni la paix n'a pas défendu à ses enfants de participer aux combats. Il en a même donné l'autorisation à ses prêtres, astreints par des lois antichrétiennes aux obligations militaires. En déplorant et en détestant les guerres, l'Eglise s'incline devant ce qu'elle n'a pu empêcher. Si elle bénit la paix, elle bénit les héros qui accomplissent un cruel devoir et qui usent avec des intentions droites, d'un désordre passager pour « ramener les choses dans l'ordre de la justice ».

On a lu, en octobre, un bizarre dialogue où M. François Mauriac se demandait qui éveillait le plus de pitié, dans le cœur de Dieu, des victimes du « Frente Popular » ou des victimes des bombardements de Franco : « Qui le sait ? Les saints peut-être le savent... — Ah ! si une voix s'élevait tout à coup ; une voix, une seule voix... — Les saints ne parlent plus. »

Quelle étrange façon de poser le problème ! Dieu a pitié de tous les pauvres hommes : « Misereor super turbam ». Cela ne signifie point qu'ils aient tous également raison. L'Eglise plaint ceux qui tombent, de quelque côté qu'ils tombent. Mais sa mission n'est pas de pure sensibilité. Elle proclame le vrai, elle signale l'erreur. Elle indique où est le bien, où est le mal. Tel a été son rôle dans le conflit actuel. Les saints ne parlent plus ?... Eh ! c'est que M. Mauriac se bouche les oreilles ou — affligeante hypothèse ! — qu'il se refuse à reconnaître pour saints les pasteurs qui ne sont pas de son avis ! Car, on le répète, dût-on rabâcher : ils ont parlé. On a reproché à Benoît XV, de 1914 à 1918, sa « neutralité » morale, et ce n'est pas le lieu d'aborder une question que M. Charles Maurras a magistralement traitée dans son beau livre : « Le Pape, la guerre et la paix ». Dans l'affaire d'Espagne, l'Eglise n'est pas neutre et ne pouvait pas l'être. Si, en 1914, il y avait des chrétiens dans tous les camps, le conflit espagnol se livre entre la civilisation chrétienne et l'athéisme soviétique. Comment l'Eglise n'aurait-elle pas choisi ?

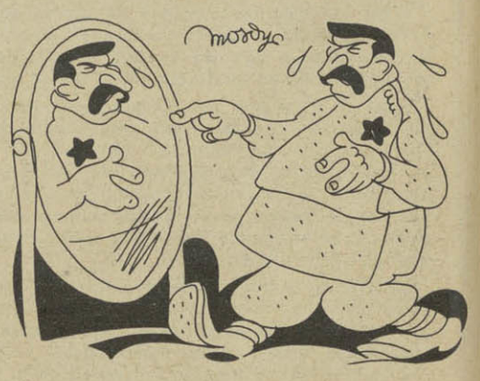
L'Eglise a rendu son verdict. On attend avec confiance celui de l'Histoire, qui ne sera pas différent.

Robert HAVARD de la MONTAGNE.

Sentinelle rouge. (Tableau de C.-S. de Tejada.)

ON SUPPRIME LES FETES DE NOEL A BARCELONE

Le gouvernement de la Généralité a décidé de supprimer les fêtes de Noël. Les Rouges haïssent tout ce qui a un caractère religieux, traditionnel, spirituel. Tandis que le monde entier célèbre la plus grande fête de l'année, la fête de la famille, Noël est, pour les citoyens de la zone rouge, un jour de plus de travail et de famine, rempli de regrets et de désespoirs, parmi l'implacable et désolé calendrier marxiste.



Folie rouge.
— Arrêtez-le : je viens de le voir devenir blanc !

Biblioteca Nacional de España

L'AMITIÉ FRANCO-ESPAGNOLE

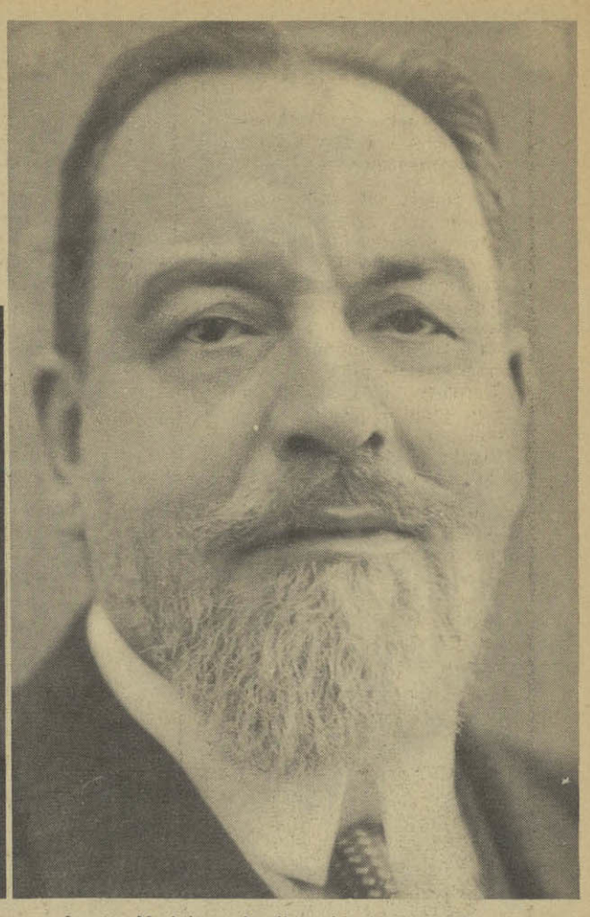
Jérôme et Jean Tharaud.
(Ph. Laure Albin Guillot.)

Bernard FAY.
(Photo Van Vechten.)

Henri Béraud.
(Ph. Ed. de France.)

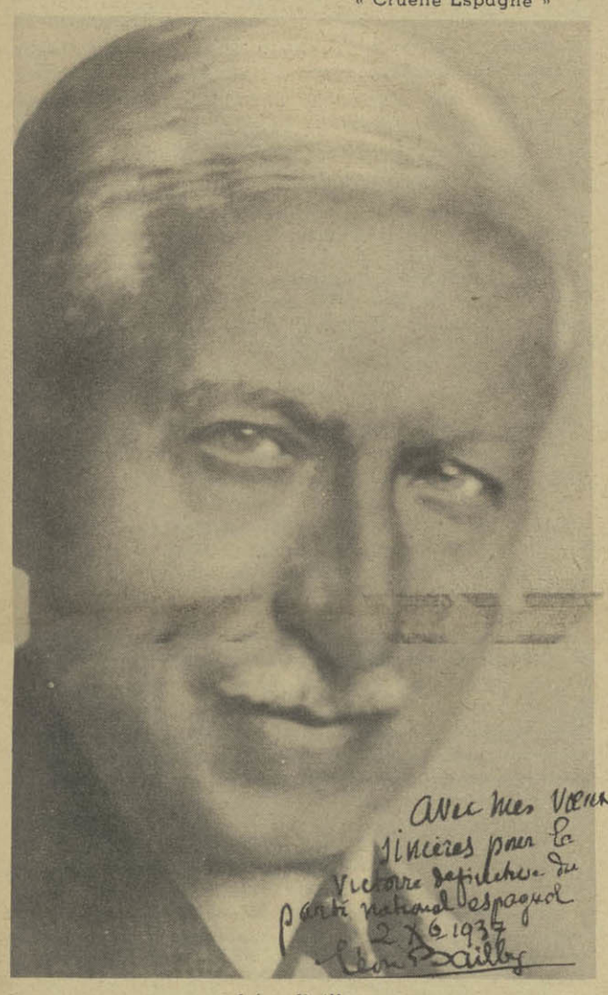
Abel Hermant, de l'Académie française.
(Ph. H. Manuel.)

Louis Madelin, de l'Académie française.
(Ph. Hachette.)



Et je murmurai cette prière : « Ah ! saint Martin, priez pour la malheureuse Espagne ! Et, tant que vous y êtes, priez aussi pour nous, vous, le grand patron de cette Europe occidentale chrétienne dont me parlait tout à l'heure don Miguel. Et faites que nous ne tombions jamais ni dans Marx ni dans Lénine, sous l'évangile d'un juif allemand interprété pour un Mongol ! »

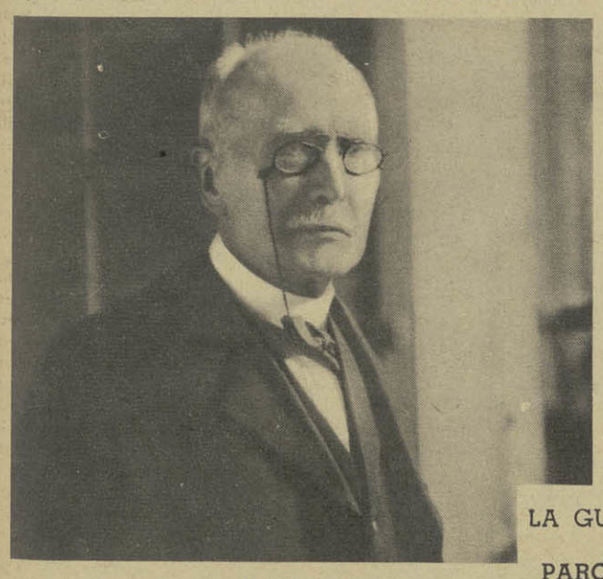
JERÔME et JEAN THARAUD
« Cruelle Espagne »



Léon Bailby.

Quelle république-sœur ? Il n'y a pas d'Espagne républicaine, il n'y a pas non plus d'Espagne socialiste. Il n'y a même pas d'Espagne communiste. Il reste, entre Baléares et Castille, une terre sans nom, un affreux no man's land où la fusilleuse asiatique rêve de creuser notre sépulcre.

Henri BERAUD.



Le professeur Branly.
(Ph. H. Manuel.)

FRONT LATIN

Front latin. Rien n'arrive dans la vie qui n'ait un sens profond ; et l'association qui porte ce nom a son sens aussi. Dès qu'une réunion d'hommes ne s'appelle ni « assemblée » ni « corporation », mais « front », c'est qu'il s'est produit entre ces hommes quelque chose d'invisible ; l'ombre d'un danger qu'il faut combattre pour ne pas être vaincu par lui. Tous ces noms de sociétés humaines sont des noms de paix. « Front » est nom de guerre. Assemblée, syndicat, corporation, nous font penser à une longue table autour de laquelle des hommes calmes se réunissent pour discuter avec sérénité les problèmes, grands ou petits, que suscite une vie normale. Sous leurs fenêtres, tandis qu'ils travaillent, le peuple heureux se réunit sur la vaste place, et les femmes s'y arrêtent, au retour du marché, où les hommes se reposent de leur labeur ou fraternisent avec un étranger. C'est là, aussi, qu'enfin les enfants jouent an paix ; mais, peut-être à la bataille avec un profond et inconscient sentiment réaliste, car seul le regard de l'enfant sait découvrir dans le lointain de sa génération l'inévitable future guerre à laquelle ne croient jamais les hommes mûrs et myopes.

Mais lorsque nous parlons de « Front » nous pensons involontairement à l'homme en armes qui se groupe pour l'attaque ou la défense. Nous imaginons les chefs, le visage contracté, penchés sur des plans ou des documents, tandis qu'en bas, dans la tranchée, le soldat tend, pour explorer la nuit, son oreille et son regard, aiguisés par l'angoisse de l'attente. Ou bien le révolutionnaire qui attend, impatient, l'heure pour se lancer dans le ruisseau.

Ici, c'est un front latin et non une assemblée latine qui nous réunit, aujourd'hui et les autres jours, sous prétexte d'un repas, autour d'une table qui symbolise une préoccupation et, parfois, une angoisse.

Un front, et non une assemblée car, sans aucun doute, dans notre conscience d'hommes latins, ou dans notre sous-conscience, s'avive le sentiment que la latinité est en péril.

N'ayez point peur que je vous parle de politique. Les grands thèmes de la civilisation ne sont jamais politiques. Tout ce que la politique a de mesquin et de transitoire se fond et disparaît dans le sens universel des phases solennelles dans lesquelles la civilisation développe ses cycles. Mais il faut reconnaître que, à l'heure actuelle, toute la politique des nations est une série d'épisodes de la grande bataille par laquelle deux grandes forces essaient d'imposer leur suprématie aux destins futurs de la civilisation.

Comment classifier ces deux forces ? Il n'est pas tout à fait exact de dire, comme on l'a répété si souvent, qu'il s'agit du fascisme en lutte contre le communisme. Ou bien du christianisme contre l'esprit antichrétien. Inexact aussi de parler d'une tendance généreuse vers le progrès contre les forces rétrogrades qui prétendraient nous faire revenir au moyen âge si calomnié ! Car, en effet, c'est dans son sein plein de dynamisme et de douleur que germèrent absolument toutes les gloires des temps modernes.

Ce qui fait le caractère de la lutte universelle si épuisante pour notre monde, c'est le combat de l'esprit antilatin contre la latinité.

Qu'est la latinité ? Nous qui respirons son air, qui sentons courir son âme à travers nos artères, depuis que nous sommes nés, nous ne pouvons pas facilement la définir. Mais si nous faisons un effort pour nous contempler de très loin, depuis une autre position raciale, nous verrons que la latinité est la tentative la plus efficace des hommes pour se comprendre. C'est le plus grand effort qui ait été jamais réalisé pour rechercher le juste milieu des choses ; pour attacher la tradition au progrès, la hiérarchie à la liberté, l'utilité à la beauté, et la technique rigoureuse à la grâce de la création. C'est pourquoi l'empire de la latinité, la plus universelle de toutes les conceptions de vie collective, s'étend depuis les bords du Danube, où étaient enterrées les aigles de Rome, jusqu'aux républiques du continent américain dont la jeunesse fait fructifier le sang des colonisateurs qui parlèrent les langues mêmes des peuples, féconds et généreux, de la Méditerranée.

Voici près de vingt siècles que commença la lutte contre tout ce qui représente la latinité. La lutte n'a pas encore cessé. Elle est plus grande aujourd'hui que jamais. Mais les méthodes sont différentes. A l'invasion guerrière (dont la victoire même est inutile) a succédé l'arme subtile de la propagande. Il ne s'agit plus aujourd'hui d'hommes qui viennent par légions immenses du nord ou de l'Orient pour mettre à sac nos cités, mais de nous-mêmes, qui voulons nous arracher l'esprit de compréhension, le sens de la mesure, le culte fécond de la tradition et la fleur délicate de la grâce.

Tout peuple latin est divisé en deux partis, en deux « fronts », qui luttent, avec des armes ou sans armes, mais avec une identique rancœur. Et les combattants, dans leur zèle, oublient de regarder derrière eux, là où, peut-être, passe la silhouette d'un homme de race distincte, le bras encore levé, le poing serré, qui fuit après avoir semé parmi nous, travestie d'humanisme, la semence froide de la haine, plus efficace que l'invasion et la conquête.

L'humanité ne recule jamais. L'ordre perdu se rétablit toujours, la religion est impérissable, le progrès, tard ou tôt, continue. Rien de tout cela n'est en péril ni le sera jamais. Ce qui peut mourir, c'est la suprématie de notre race, son auguste tradition de régulatrice du patrimoine immortel de la plus féconde de toutes les civilisations connues. C'est là ce que nous devons conserver contre tous ceux qui veulent nous l'arracher.

La grande tragédie de l'histoire, c'est que tous les hommes qui luttent — et ils luttent tous depuis que le monde existe — ont un peu raison. Peut-être la dynamique du progrès humain, qui jaillit toujours de la douleur, est incompatible avec le règne de la raison absolue sur les hommes. Le jour de la raison absolue, nous serions alors tous d'accord, et ce serait le signe que la fin du monde approche. L'on dit beaucoup que les hommes sont mauvais. Ce qui est certain, c'est que l'homme d'une méchanceté radicale, celui qui est capable de lutter sans aucune raison contre l'homme raisonnable, cet homme-là est aussi rare qu'un monstre ed la foire. Ce qui arrive, c'est que nous possédons tous une partie de la vérité ; et, avec une pétulance enfantine, nous croyons que notre vérité partielle, du moment qu'elle est nôtre, est la vérité absolue et nous voulons l'imposer, de gré ou de force, à tous les autres.

Mais c'est aussi un devoir de défendre notre partie de la vérité qui est un héritage séculaire, et une obligation inéluctable de le transmettre à la postérité.

La latinité est en péril et il faut la sauver. C'est pour cela que nous nous réunissons aujourd'hui. Non pas dans le geste paisible des assemblées des temps de paix, mais avec la trempe dynamique et la conscience de la responsabilité vive de ceux qui forment un front.

Front latin, debout ! Mais nous n'acceptons pas le mot ni les obligations d'un front dans le sens brutal que nous ont imposé les hommes exotiques venus jeter entre nous la semence de la haine.

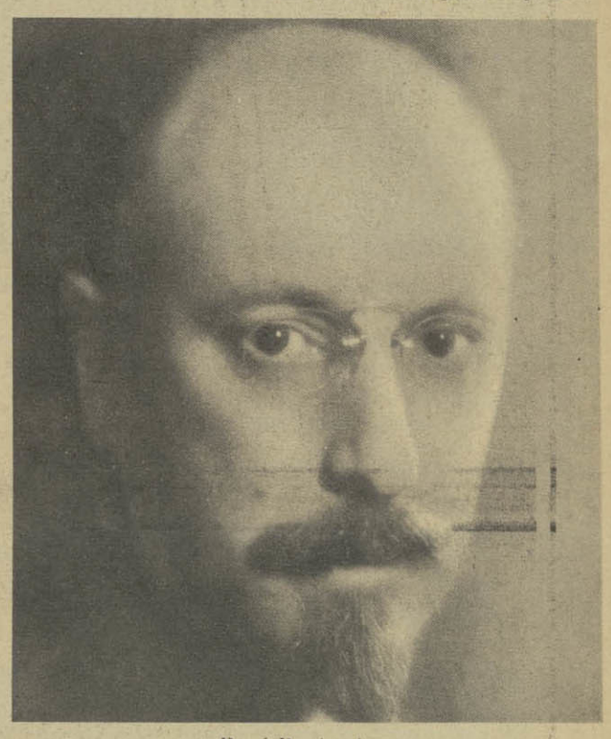
Front, oui, c'est une force organisée qui étend sa résistance et sa menace devant l'ennemi. Mais c'est aussi notre front, le front de chacun de nous, arche sacrée de notre pensée et de notre responsabilité humaine. Le barbare lutte sur le front révolutionnaire. L'homme — l'homme symbole qu'est l'homme latin — doit répondre avec le front fragile et immortel de son crâne nu, miroir de la lumière de la divinité. Que le front latin ne soit pas une muraille d'hommes hérissée de haine et d'agression, mais notre front, le front de chacun de nous ; un front de plusieurs fronts à la courbe ample et noble, comme celle que trace le vol des oiseaux : un front humain derrière lequel se cache l'arme invincible de la générosité.

(Discours prononcé au banquet du Front Latin, le 18 décembre, à Paris.)

Gregorio MARANON.

On était, en réalité, arrivé à ce moment fatal où un peuple ne peut plus, suivant la forte expression d'un auteur latin, « supporter ni ses maux ni leurs remèdes ». Tout à l'heure, un homme viendra, qui, dans toutes les réformes proposées, prendra quelques morceaux pour faire une Constitution nouvelle, mais, de cette Constitution même, il se souciera assez peu, ayant pour les idéologues le mépris qui convient et n'entendant que réaliser le vœu formulé dans « toutes les classes » : celui d'être « méthodiquement gouverné ». Alors sera-t-il démontré qu'une seule main est nécessaire pour tout réformer, avant que de tout conduire.

Louis MADELIN
« L'Ascension de Bonaparte », p. 293.



René Benjamin
(Ph. Laure Albin Guillot.)

Le malheur émouvant des Basques, c'est d'avoir cru dans les rouges, et cela dès les premiers jours de la République. La République promettait tout parce qu'elle lâchait tout. Régime de tous les libéralismes, elle a fait croire aux Basques que c'était par sa licence que leurs fières libertés seraient sauvées. Leur défaite d'hier est la preuve définitive que la liberté n'est gardée que par l'autorité.

René BENJAMIN.

Le compositeur Igor Strawinsky.
(Ph. H. Manuel.)

Je tiens encore à noter l'immense impression que me firent Tolède et l'Escurial. Ces deux courtes visites me révélèrent une Espagne que j'aurais vainement cherchée dans les traités d'histoire. Elle me révéla le profond tempérament religieux de ce peuple et l'ardente mystique de son catholicisme. Tous les petits traits caractéristiques de la vie quotidienne des Espagnols, je les goûtais et les savourais avec délice. Cela me changeait singulièrement de la monotonie des impressions qu'on reçoit ordinairement en Europe, en passant d'un pays à l'autre, qui tous diffèrent bien moins entre eux qu'avec ce pays situé à l'extrémité de notre continent.

Igor STRAWINSKY
(Chronique de ma vie.)

Jacques-Emile BLANCHE.
(Studio Pierre Auradon.)

Le nouveau gouvernement national, qui a déjà en son pouvoir les deux tiers de l'Espagne, possède tous les éléments de l'Etat, un territoire, une population et une activité gouvernementale effective ; il doit donc être reconnu, puisque la reconnaissance est très généralement considérée aujourd'hui comme déclarative bien plutôt qu'attributive, c'est-à-dire constituant la simple constatation d'un état de fait devenu stable.

LOUIS LE FUR,
Professeur à la faculté de Droit de Paris.

LA GUERRE A MAJORQUE

PAROLES D'UN TEMOIN

« Jusqu'à nouvel ordre, les débarquements ont échoué. Ou je me trompe fort ou ils échoueront toujours. La population majorquine est prête à tout pour les empêcher de s'accrocher au sol de la patrie. Ces gens que j'avais vus si doux, si paisibles, si nonchalants, prêts en apparence à subir tous les jougs, pourvu qu'on les laisse se réfugier dans leur monde intérieur, se sont redressés d'un seul coup, avec une vigueur, avec une colère, avec une unanimité également grandes, et encore augmentées par le spectacle des atrocités commises.

« Les femmes des paysans armaient leur mari avec le vieux flingot, avec le couteau de cuisine, elles étaient prêtes à partir elles-mêmes ; je ne pense pas que, dans ces conditions, un débarquement de troupes ait chance de réussite. »

« On ne peut rien comprendre au mouvement dit national en Espagne, si l'on s'obstine à y voir comme le font certains (mais quelle est leur bonne foi ?), un simple pronunciamento, une tentative de dictature militaire. Rien de tel. »

Francis de MIOMANDRE.

LES NOUVELLES LITTERAIRES
12 septembre 1936

Du « Manifeste aux intellectuels espagnols »

Nous ne pouvons faire autrement que de souhaiter le triomphe, en Espagne, de ce qui représente actuellement la civilisation contre la barbarie, l'ordre et la justice contre la violence, la tradition contre la destruction, les garanties de la personne contre l'arbitraire.

QUELQUES NOUVELLES SIGNATURES :

Roger Allard, *homme de lettres* ; Comte P. de Blois, *sénateur* ; Paul Chack, *homme de lettres* ; Jean Chiappe, *député* ; Alfred Fabre-Luce, *homme de lettres* ; duc d'Harcourt, *président du Rapprochement Intellectuel* ; Philippe Henriot, *député de Bordeaux* ; Albert Henraux, *président de la Société des Amis du Louvre* ; Pierre Gaxotte, *homme de lettres* ; Henri Le Riche, *de l'Institut de France* ; comte Léon de Lapérouse, *journaliste* ; Camille Mauclair, *homme de lettres* ; Charles Maurras, *homme de lettres* ; Jules-Alexis Muenier, *de l'Institut de France* ; Henri Ghéon, *homme de lettres* ; Emile Bernard, *peintre* ; Alfred Oberkirsch, *député, ancien ministre* ; E. Estaunié, *de l'Académie française* ; Poitou-Duplessy, *député de la Charente* ; Henri Pourrat, *homme de lettres* ; Raymond Recouly, *homme de lettres* ; Saint-Brice, *journaliste* ; Emile-Germain Sée, *docteur* ; Paul Vignon, *professeur à l'Institut catholique* ; Tancrède de Visan, *homme de lettres* ; Philippe de Zara, *homme de lettres* ; Eugène Cavaignac, *professeur à l'université de Strasbourg* ; Manuel Fourcade, *sénateur* ; Georges Rotvand, *publiciste*.

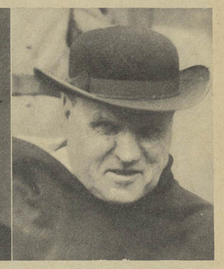
Biblioteca Nacional de España

LA GUERRE D'ESPAGNE ET LE CHRISTIANISME

Bujalance (Cordoue). Ruines de l'église de Saint-François, démolie par les Rouges.

Le R. P. Ledowjonski.

S. E. D. Miguel de los Santos Diaz y Gomara, évêque de Carthagène, représentant de l'Espagne au Congrès eucharistique du Paraguay.



Le R. P. Janvier. (Photo H. Manuel.)

La lettre collective des Evêques espagnols

La lettre collective de l'épiscopat espagnol au clergé du monde entier est un document d'une clarté, d'une dignité et d'une sagesse qui forcent l'admiration et le respect. Signée par 2 cardinaux, 6 archevêques, 35 évêques, cette lettre émouvante ne saurait laisser l'opinion indifférente.

Répondant d'abord aux accusations de collusion et même de belligérance contre l'Eglise, les évêques signataires définissent clairement leur position devant la guerre :

Dès 1931, l'épiscopat espagnol, « conformément à la tradition de l'Eglise, se rangea résolument du côté des pouvoirs constitués, avec lesquels il s'efforça de collaborer pour le bien commun. Et, malgré les offenses répétées faites aux personnes, aux choses et aux droits de l'Eglise, il persista dans son ferme propos de ne pas troubler le régime de concorde établi... Lorsque la guerre éclata, nous l'avons déplorée plus que personne, parce qu'elle est toujours un mal des plus graves et parce que notre mission est toute de réconciliation et de paix. Mais la paix est la tranquillité de l'ordre, divin, national, social et individuel, qui assure à chacun sa place et lui donne ce qui lui est dû, en plaçant la gloire de Dieu au sommet de tous les devoirs. Et tels sont la condition humaine et l'ordre de la Providence, que la guerre est quelquefois le remède héroïque, le seul possible, pour ramener les choses dans l'ordre de la justice et dans le royaume de la paix. « Mais cette guerre n'est pas une croisade. L'Eglise ne l'a pas cherchée et bien qu'on l'ait vexée et persécutée bien avant le début des hostilités, elle n'a pas cessé de travailler de toute son influence à limiter les dommages. » Et si nous rendons aujourd'hui collectivement notre verdict sur la question si complexe de la guerre en Espagne, c'est parce que sa répercussion dans l'orbe religieux a été si grave que nous ne pouvions rester passifs sans abandonner les intérêts de N. S. Jésus-Christ et sans mériter le terrible sobriquet de « canes muti », dont le prophète flétrit ceux qui se taisent devant l'injustice. »

Qu'on ne s'attende pas toutefois à trouver dans cette lettre le récit des atrocités dont l'Espagne est le théâtre. Le ton reste calme et élevé, et la charité l'emporte toujours sur l'indignation. Combien cependant fut atroce la persécution qui dépasse celle des persécuteurs de l'Eglise des premiers siècles, un Néron, un Dèce, un Dioclétien !

« Plus de 20.000 églises ou chapelles saccagées ; 40 pour 100 et parfois 80 pour 100 des prêtres des diocèses dévastés assassinés dans des conditions revêtant surtout un caractère d'horrible barbarie ; plus de 300.000 laïques, exécutés, et souvent odieusement mutilés avant d'être tués, uniquement à cause de leurs idées politiques et surtout religieuses ; la pudeur des femmes et même des personnes consacrées à Dieu violée ; les tombes et les cimetières profanés. Bref, un bilan effroyable. Aucune autre guerre, aucun autre fléau n'ont accumulé autant de ruines en Espagne. »

La révolution communiste décrétée et préparée de longue main par le Komintern, fait rapidement glisser l'Espagne vers l'anarchie.

« Et personne ne peut nier qu'au moment où le conflit éclata, l'existence même du bien commun était gravement compromise, et que l'ensemble des autorités sociales et des hommes prudents qui constituent le meilleur élément du peuple reconnaissaient le péril public. »

Une fois les moyens légaux épuisés, l'Espagne n'avait plus que cette alternative :

« Ou périr sous l'assaut définitif du communisme destructeur, comme cela est arrivé dans les régions où le mouvement national n'a pas triomphé, ou tâcher, dans un effort titanesque, de se débarrasser de ce redoutable ennemi et de sauver les principes fondamentaux de sa vie sociale et de ses caractéristiques nationales. »

A juger les excès de la révolution communiste espagnole par les témoignages recueillis dans les provinces libérées, on peut affirmer que

« dans l'histoire des peuples occidentaux, on ne trouve aucun phénomène semblable de sauvagerie collective, aucune accumulation semblable (et en si peu de semaines) d'attentats contre les droits fondamentaux de Dieu, de la société et de la personne humaine... Cette révolution fut suprêmement cruelle, inhumaine, barbare, antiespagnole et antichrétienne... Mais le peuple espagnol n'est coupable de rien d'autre que d'avoir servi d'instrument pour la perpétration de ces crimes. Cette haine de la religion et des traditions patriotiques est venue de Russie, importée par des Orientaux à l'esprit pervers. »

Et ceci rachetant un peu cela :

« Rappelons qu'au moment de mourir, condamnés par la loi, nos communistes se sont en majorité réconciliés avec le Dieu de leurs pères. »

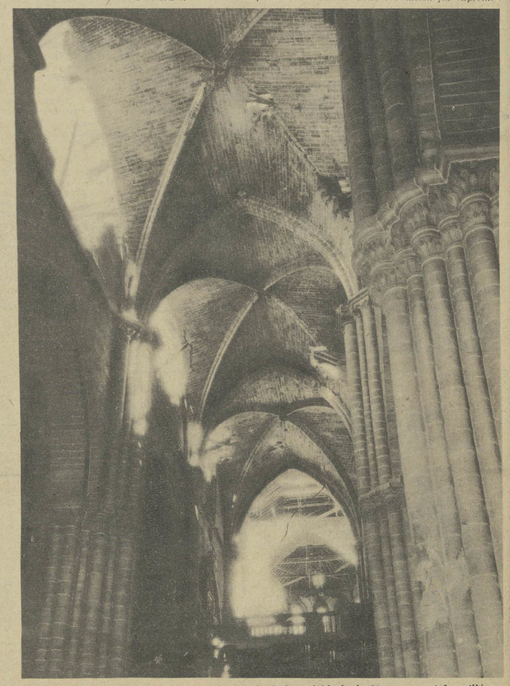
C'est contre cette furie que Franco s'est dressé. Le soulèvement, militaire d'abord, ne tarda pas à prendre le caractère d'un mouvement national, car

« dès le début s'adjoignit la collaboration d'un peuple sain, qui s'y incorpora en grandes masses. C'est pourquoi il convient de l'appeler civico-militaire. C'est aussi pour cela que ce mouvement et la révolution communiste sont deux faits qui ne peuvent pas être séparés, si l'on veut juger comme il se doit la nature de la guerre. »

Et enfin, au delà du carnage, cette lueur d'espoir :

« Nous ne voulons risquer aucun présage. Nos maux sont des plus graves... Mais nous avons l'espoir que, une fois accompli ce sacrifice immense et si fécond, nous retrouverons notre véritable esprit national. Nous le réintégrerons peu à peu dans la culture, dans la morale, dans la justice sociale et dans l'honneur et le culte qu'on doit à Dieu. Qu'il soit en Espagne le premier bien servi, telle est la condition essentielle pour que la nation soit, elle aussi, vraiment bien servie. »

Exemple du désastre que représente le sac de la cathédrale de Malaga par les marxistes. La *Vierge des Rois*, magnifique sculpture polychromée du XVe siècle, a été détruite à coups de hache.



Voûtes à moitié écroulées de la nef centrale de la cathédrale de Siguenza, qui fut pillée puis détruite par les Rouges.

« Déraciner » des cerveaux l'idée de Dieu ; détacher du crucifix, détacher des icones les regards du peuple russe ? imposer silence aux aspirations de l'âme, aux voix de la tradition, à la création elle-même, où un saint François d'Assise entendait chanter Dieu ; c'est à quoi prétendent, dans cet étrange Sinaï qu'est devenu Moscou, les éducateurs improvisés d'une grande nation.

GEORGES GOYAU.
« Dieu chez les Soviets ».

Tolède : les marxistes ont anéanti l'hôpital de Tavera. Ce splendide christ du XVIIIe siècle a été décapité d'un coup de hache.

LETTRE DE S. E. LE CARDINAL VERDIER ARCHEVÊQUE DE PARIS, AU CARDINAL GOMA.

L'émouvante lettre que vous nous avez adressée est véritablement lumineuse. Avec quelle clarté vous analysez les causes qui ont entraîné dans votre nation l'horrible guerre qui se poursuit encore. C'est une leçon extrêmement opportune que vous nous donnez là, Eminence ! Sous cette lumière sanglante, nous voyons mieux les périls qui nous menacent et nous comprenons plus clairement quelles doivent être notre vigilance et notre action. N'est-il pas de toute évidence que la lutte titanique qui ensanglante le sol de la catholique Espagne est en réalité la lutte entre la civilisation chrétienne et la prétendue civilisation de l'athéisme soviétique ? Et c'est ce qui donne à cette guerre une grandeur incomparable et donne à votre attitude un caractère émouvant... Si ce qui est en jeu dans cette lutte est l'avenir de l'Eglise catholique et de la civilisation qu'elle a fondée, car ce n'est pas seulement en faveur de l'Espagne catholique et traditionnelle que sont tombés vos héros, si vos évêques, vos prêtres, vos religieuses, vos fidèles sont morts par milliers ; si votre patrie, jadis si belle, voit aujourd'hui tant d'églises incendiées et démolies, tant de trésors artistiques détruits et dispersés, tant de souvenirs incomparables perdus à jamais ; si, en un mot, l'Espagne offre aujourd'hui l'exemple d'un sacrifice unique dans l'Histoire, c'est que les ennemis de Dieu l'avaient choisie pour être la première étape de leur œuvre de destruction.

S. Em. le cardinal Verdier. (Ph. H. M.)

« NOUS SOMMES DANS L'ADMIRATION DU COURAGE DE CE PEUPLE... »

« Nous sommes dans l'admiration du courage de ce peuple dont les fils livrent une mémorable bataille dans le très noble but de maintenir les droits bien définis de l'Eglise catholique et le libre exercice du culte religieux que les libres penseurs veulent faire disparaître.

« Nous sommes désolés de savoir que de très nombreux temples — beaucoup d'entre eux, des œuvres d'art — ont été incendiés, que leurs richesses ont été volées et leurs vases sacrés profanés. Et, ce qui est pis, que des milliers de personnes ont été assassinées parmi lesquelles des évêques, par centaines, des prêtres séculiers et réguliers, sans parler des religieuses de tous ordres. Ce qui a le plus soulevé notre cœur, ce furent les profanations des cadavres et les odieuses violences imposées à des vierges sans défense et à d'autres innocentes créatures. »

(Message de l'épiscopat du Paraguay à l'épiscopat espagnol.)

«... LA SAUVEGARDE OU LA RUINE TOTALE DE LA FOI CHRETIENNE... »

« Dans la guerre d'Espagne, il s'agit principalement de la sauvegarde, ou de la ruine totale, de la foi chrétienne et des fondements de tout l'ordre social. Par elle ont été divulguées, par les ennemis de l'Eglise et, malheureusement par quelques catholiques de certains pays, méchamment trompés, des insinuations non seulement contraires à la vérité, mais encore préjudiciables aux intérêts catholiques. C'est pourquoi, il m'est apparu que ce serait servir Dieu que de vous prier de vous rendre compte de cette lettre collective et d'en assurer la plus grande diffusion possible. Grâce à elle, tant par la sûreté des informations que par l'autorité émanant de ces hommes de bonne volonté, l'on aura un moyen sûr de connaître la vérité et de se former une opinion exacte sur cette question si capitale. »

« P. Wladimir Ledowjonski, général de l'ordre des Jésuites, lettre aux directeurs des revues jésuites. »

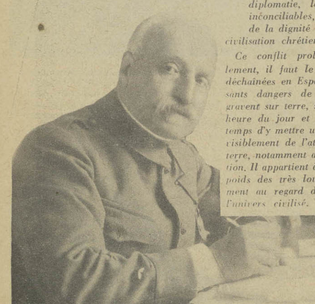
«.ENTRE LA CIVILISATION CHRETIENNE ET LA BARBARIE MOSCOVITE »

Le document de l'Episcopat espagnol pénétrera, espérons-le, au sein du Comité de non-intervention. Là aussi, se manifeste, sur le terrain de la diplomatie, le conflit entre deux idéologies inconciliables, entre deux conceptions de la vie, de la dignité et de la liberté humaines, entre la civilisation chrétienne et la barbarie moscovite.

Ce conflit prolonge douloureusement et inutilement, il faut le reconnaître, les luttes sanglantes déchaînées en Espagne, avec tout le cortège d'angoissants dangers de conflagration générale qui s'aggravent sur terre, sur mer et dans les airs, à chaque heure du jour et de la nuit. Il est vraiment grand temps d'y mettre un terme !... Le dénouement dépend visiblement de l'attitude de la France et de l'Angleterre, notamment au sein du Comité de non-intervention. Il appartient à ces deux puissances d'envisager le poids des très lourdes responsabilités qu'elles assument au regard de leurs nations respectives et de l'univers civilisé. Les triomphes de la démocratie, c'est très bien ! mais le salut de la paix, c'est encore beaucoup mieux !...

Puisse la lettre collective des évêques espagnols inspirer aux puissances intéressées la décision urgente qui s'impose dans l'intérêt suprême de la civilisation chrétienne et de la paix mondiale.

GÉNÉRAL DE CASTELNAU.



Le général de Castelnau. (Ph. H. Manuel.)

LETTRE A L'AUTEUR DE « LA PERSÉCUTION RELIGIEUSE EN ESPAGNE »

Cet ouvrage est saisissant. Ennobli encore par la préface de Paul Claudel, il est la plus éclatante justification de la lutte entreprise par l'Espagne nationaliste contre les ennemis de Dieu et de la patrie ; il expose des faits devant lesquels tout adversaire de bonne foi ne peut que s'incliner.

Vous devez savoir, Monsieur, que, pour ma part, je n'ai jamais eu besoin d'être convaincu de la justice de votre cause. Tant de liens m'attachent à l'Espagne catholique que j'ai souffert de tout cœur avec elle des persécutions et du véritable martyre dont elle a été l'objet. Mais il semble, comme le dit Paul Claudel, que bientôt « le temps du labourage est fini, c'est celui maintenant des semailles ». Que Dieu accorde une victoire rapide et définitive à ceux qui sont les soldats du Christ et de la civilisation chrétienne !

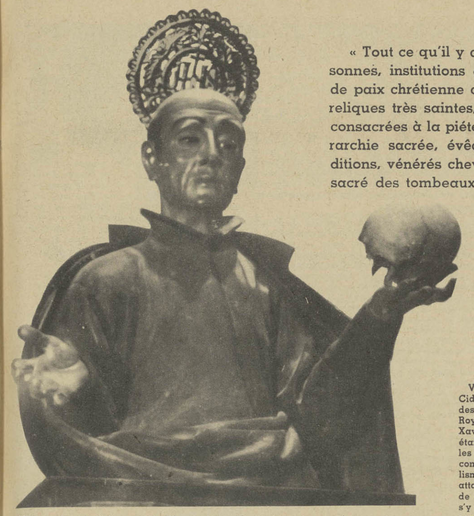
La lettre si catégorique, si éloquente de S. Em. le cardinal Verdier, parue aujourd'hui même, a dû être d'un grand réconfort au cœur de vos chers compatriotes.

Alfred, cardinal BAUDRILLART.

PAROLES DU PAPE

« Tout ce qu'il y a de plus humainement humain et de plus divinement divin, personnes, institutions et choses sacrées, trésors inestimables et irremplaçables de foi, de paix chrétienne comme de civilisation et d'art, très précieux objets d'art antique, reliques très saintes, dignité, sainteté et activité bienfaisante de vies entièrement consacrées à la piété, à la science, à la charité, personnages très élevés dans la hiérarchie sacrée, évêques et prêtres, vierges sacrées, laïques de toutes classes et conditions, vénérés cheveux blancs, première fleur de la vie, et le silence solennel et sacré des tombeaux lui-même, tout a été assailli, ruiné, détruit de la manière la plus vile et la plus barbare. Et c'est dans un désordre sans frein, qui n'a jamais été vu, de forces si sauvages et cruelles qu'on se demande si elles sont possibles. Nous ne disons pas avec la dignité humaine, mais avec la nature humaine elle-même, si misérable et tombée si bas qu'on le suppose. »

Paroles du Pape Pie XI aux réfugiés espagnols (Castelgandolfo. 14 septembre 1936).



Malaga. Un chef-d'œuvre de Mena : *Saint François-Xavier*, totalement détruit par les Rouges, dans l'église de Santiago.

Vision inoubliable ! L'Espagne héroïque, l'Espagne du Cid et des Conquistadores, des vainqueurs des Maures, des découvreurs de l'Amérique, des conquérants du Royaume de Dieu, de saint Dominique et de saint François-Xavier, de saint Jean de la Croix et de sainte Thérèse, était là, sous mes yeux, avec son trésor de forces spirituelles et de foi, invincibles à toutes les forces matérielles conjuguées. Les Moscovites, aveuglés par leur matérialisme, ont commis une erreur de calcul lorsqu'ils se sont attaqués à ce peuple. Ils n'ont pas fait entrer en ligne de compte les puissances de l'esprit. Il est à prévoir qu'ils s'y casseront les dents. Et, ce jour-là, l'Espagne, pour la seconde fois dans son histoire, aura sauvé l'Europe de la barbarie.

Jacques CHEVALIER.

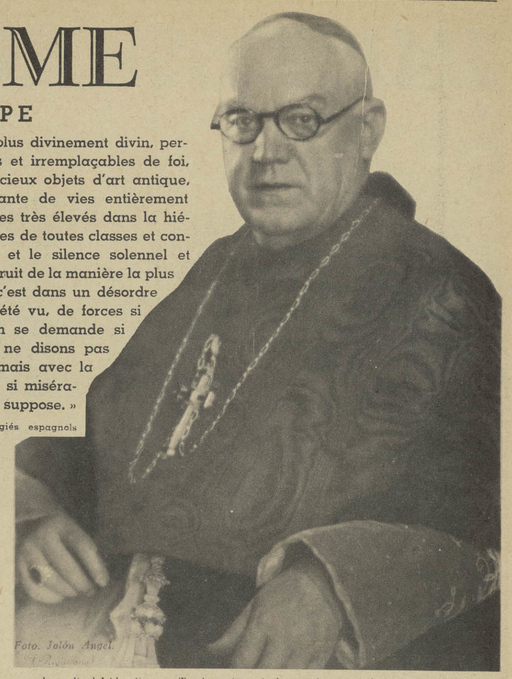


Foto. Jalón Angel.

S. Em. le primat d'Espagne, le cardinal Isidro Goma y Tomàs, qui reçoit du monde entier des messages d'adhésion à l'Eglise espagnole.

Escalonilla (Tolède). Ce *Saint Joseph*, sculpture polychromée du XVIIIe siècle, a eu la figure fendue d'un coup de hache.

MONTRER A L'ESPAGNE AUTHENTIQUE QUE NOUS PRENONS UNE LARGE PART A SON INDICIBLE SOUFFRANCE

Combien je vous remercie de m'avoir envoyé votre livre si documenté, si émouvant, si douloureux ! Je l'ai lu et relu, voulant suivre votre pensée dans toutes ses nuances.

Puisse-t-il éclairer ceux qui ne comprennent pas le sens du drame espagnol !

L'autre jour, toute mon âme a vibré au souffle de votre brûlante parole, et je supplie Dieu de mettre un terme aux épreuves de votre héroïque patrie.

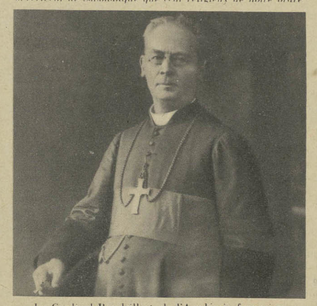
Nous-mêmes, nous sommes durement frappés. Nos Pères m'écrivent de Salamanque que cent religieux de notre ordre ont été fusillés. A Almagro, seulement vingt-sept jeunes novices ont été massacrés. Dans la nouvelle province d'Aragon, qui compte encore peu de religieux et comprend Barcelone et Valence, vingt de nos frères ont péri sous les coups des révolutionnaires.

Et je ne dis rien des Dominicaines, très nombreuses, dont nous ignorons le sort.

Vous le voyez, aux raisons générales qui nous font pleurer amèrement sur les malheurs de l'Espagne, s'ajoutent celles que nous avons de déplorer la perte de nos propres frères.

Aussi, c'est un besoin pour nous, vrais catholiques et vrais Français, de montrer à l'Espagne authentique, que nous prenons une large part à son indicible souffrance.

Fr. M. A. JANVIER,
des Frères Prêcheurs.



Le Cardinal Baudrillart, de l'Académie française.

Lettre à l'auteur de *La Persécution religieuse en Espagne*.

Une lettre de l'Épiscopat américain à l'Épiscopat espagnol

« Il est vraiment triste que beaucoup d'hommes honnêtes et de bonne foi aient été victimes de fausses nouvelles répandues dans le monde en ce qui concerne l'Eglise d'Espagne. Pis encore est le fait que certaines personnalités chrétiennes se sont involontairement laissé pousser à appuyer certains principes qui, s'ils étaient appliqués, détruiraient les derniers vestiges de la civilisation occidentale. »

La pastorale des évêques espagnols assure que les catholiques d'Espagne font des efforts continus pour appliquer les enseignements des encycliques du Saint-Père.

« Nous, répond l'épiscopat américain, évêques d'un grand peuple démocratique, serons toujours prêts à défendre et protéger les principes fondamentaux qui sont à la base de notre Constitution américaine; nous connaissons les difficultés que vous avez dû affronter devant le jugement de l'opinion publique mondiale. Nous ne voulons le céder à aucun pour adhérer loyalement aux grands principes démocratiques sur lesquels est fondé notre régime. Nous sommes convaincus que vous, votre admirable clergé, les religieux et les intrépides laïques, vous travaillez avec un désintéressement qui a les sympathies et l'appui de tous les hommes bien informés, dans le but de divulguer les inspirations de la justice sociale et de la charité. »

L'épiscopat américain envoie aux évêques espagnols l'expression de sa sympathie, puis conclut :

« Nous, Américains, nous avons envers vous une grande dette de reconnaissance. Que Dieu vous permette d'être une force puissante qui puisse arrêter, dans la vie sociale, la marche de l'athéisme masqué sous les apparences d'une ingénuité diabolique. »

Espejo (Cordoue). L'église, pillée, incendiée, puis bombardée par les marxistes.

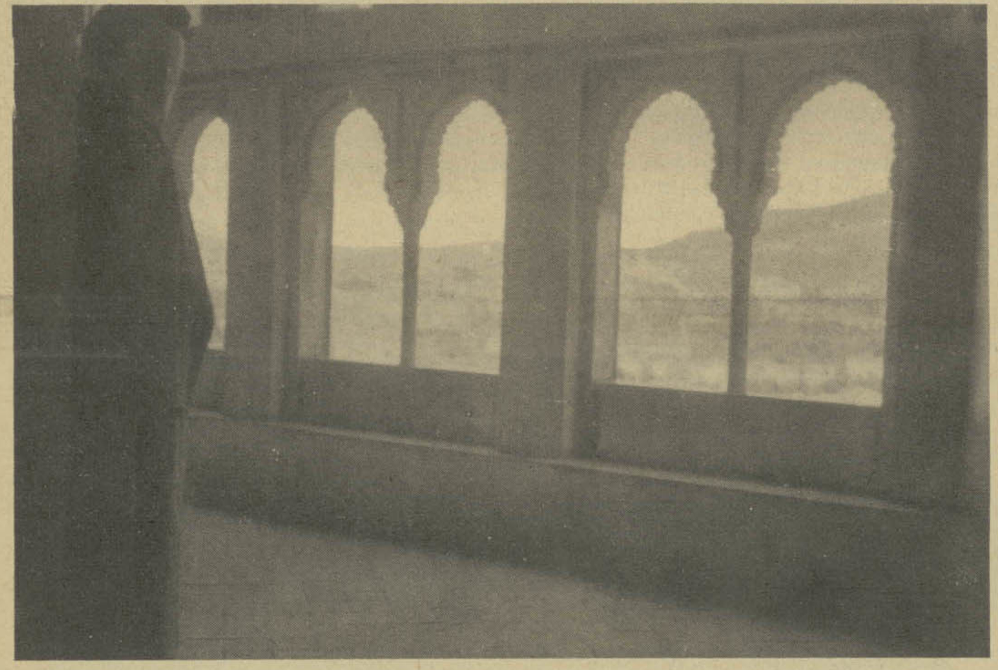
Biblioteca Nacional de España

IMPRESSIONS D'UN VOYAGE EN ESPAGNE NATIONALE

La grande porte d'Avila. (*Photo H. Joubert.*)

CONTRE LA VAGUE MOSCOVITE

Je viens de passer un mois en Espagne nationale. Il ne s'agit pas ici d'un récit de voyage ; je désire seulement en dégager quelques traits essentiels. Il faut aider les hommes de bonne foi à se faire une idée exacte d'un pays et d'événements qu'une propagande acharnée présente sous le jour le plus faux, tandis que l'on s'efforce d'en tenir éloignés le plus grand nombre de témoins sincères et d'interdire la France aux ouvrages ou documents susceptibles d'éclairer l'opinion.



Dans l'Alhambra de Grenade (*Photo H. Joubert.*)

Pendant un mois, j'ai été libre d'aller partout où j'ai voulu, de voir tout ce que j'ai demandé à voir, de causer sans témoin avec les personnes que j'ai désiré interroger. L'Espagne du général Franco n'a pas à dissimuler. Tout n'y est pas parfait, bien entendu, mais tout y est conçu et tout s'y organise en vue d'y réaliser dans la solidarité, la confiance, la générosité, sous le signe du patriotisme et de la foi catholique, un progrès et une justice sociale que la haine, même victorieuse, sera toujours incapable de fonder. C'est un travail de longue haleine. Il ne fait que commencer. Ceux qui ont pu se rendre compte des conditions de la vie en Espagne avant la chute de la monarchie, des irrégularités dans l'administration, du défaut d'unification du pays, de l'égoïsme de certains possédants, d'un individualisme parfois poussé jusqu'à l'anarchie, ceux-là peuvent mesurer les difficultés de l'œuvre à accomplir et la grandeur des résultats acquis. Malgré les bienfaits réels de la dictature de Primo de Rivera, bien des abus sévissaient en Espagne, l'existence des ouvriers et des paysans n'y jouissait pas toujours d'améliorations déjà réalisées dans d'autres contrées, un mécontentement couvait dont une propagande savante s'est emparée. Les gouvernements républicains ont fait droit à quelques justes revendications. Cela ne pouvait suffire à ceux dont ils étaient les agents plus ou moins conscients. Pour ceux-ci, l'Espagne n'était qu'un pion sur un échiquier. Peu leur importait le sort de son peuple et le prix effroyable dont il aurait à payer sa participation au bouleversement mondial. Ce qu'ils voulaient, c'était la bolchevisation de l'Europe, l'asservissement progressif à une doctrine, à une forme de civilisation, ou plutôt de barbarie, fondée sur la destruction de la vieille morale, des idées de Dieu et de patrie, des valeurs spirituelles reconnues par le paganisme lui-même et consacrées par dix-neuf siècles de christianisme.

Les éléments sains de l'Espagne, ceux qui ont compris où on les menait, se sont révoltés ; ils ont opposé un barrage aujourd'hui infranchissable à l'action dévastatrice de la vague moscovite ; mais, derrière ce barrage, ils ont compris, eux qui sont des Espagnols et qui aiment l'Espagne, qu'il fallait construire, en la débarrassant de préjugés et de routines mortelles, mais en lui conservant son âme, une société nouvelle : l'Espagne de demain.

Le Vice-Amiral Joubert. (*Ph. Harcourt.*)

La basilique du fameux sanctuaire de Covadonga, qui fut saccagée par les Rouges. (*Photo H. Joubert.*)

LA RÉVOLUTION CONSTRUCTIVE

C'est là une véritable révolution. Le comte de Saint-Aulaire, dans le dernier numéro d'*Occident*, après avoir montré que ce triomphe de l'esprit sur la matière était le plus grand scandale du siècle, a pu écrire : « Le vrai révolutionnaire, c'est Franco. »

Mais c'est un révolutionnaire qui construit, là où ses adversaires n'ont fait que détruire.

Ce caractère constructif, en même temps que la sérénité que donne la certitude d'un idéal très haut, je l'ai constaté dès mon arrivée en Espagne.

A SAINT-SÉBASTIEN

Voici d'abord le Saint-Sébastien actif et enthousiaste que M. Bernard Fay décrivait l'été dernier. Le front des Asturies s'est effondré, les troupes de l'armée du Nord refluent vers le front d'Aragon. Boïnas rouges des « Requetés », chemises bleues des phalangistes, uniformes kaki de l'armée régulière, coudoient joyeusement une foule vivante et gaie, autour des étalages colorés et abondamment pourvus de victuailles et de fruits. Car on ne manque de rien dans cette Espagne que les Rouges déclarent en proie à la discorde et à la famine.

La foule va vers le musée de San Telmo. Dans une vaste chapelle pleine de monde, une messe solennelle est célébrée pour les morts. Le colonel Velarde, commandant militaire, m'a fait prendre place à sa droite, dans le chœur où les autorités militaires et civiles de la province font face au conseil municipal.

Des deux côtés de l'autel, des « alfereces » debout gardent les drapeaux qui ont été à l'honneur : drapeau rouge et or de l'Espagne, « bandera » blanche des Requetés avec ses deux chaînes rouges, « bandera » bleue de la Phalange timbrée des flèches et du joug de Ferdinand et d'Isabelle, drapeaux des différentes armes de l'armée nationale. L'évêque officie dans le silence que déchire un instant le clairon pour l'appel des morts, puis les notes de bravoure de l'hymne espagnol. Ensuite, c'est le pèlerinage au cimetière, où l'on va bénir les tombes et procéder à l'appel nominal de ceux qui ont donné leur vie. Cette vie, un souvenir fidèle n'admet pas qu'elle soit éteinte ; à chaque nom prononcé, les assistants étendent la main comme pour un serment et répondent : Présent !

Un homme est là, debout près des tombes : un grand vieillard aux traits énergiques. On a appelé successivement deux de ses fils. Un instant il m'a paru que sa lèvre tremblait ; mais ses yeux sont restés secs et fiers : c'était pour l'Espagne.

Et cela m'a été un soulagement de voir des noms de Français sur une des plaques de marbre. Attestation la plus émouvante que la France n'est pas du côté de ceux qui fournissent des munitions et des armes pour tuer le plus noble et le plus chevaleresque de la jeunesse de ce pays.

LE SECOURS SOCIAL

Le soir, on m'a conduit à l'atelier de Pena Florida. Neuf cents ouvrières fabriquent fébrilement des vêtements d'hiver pour les troupes. Sur ce nombre, six cent quatre-vingt-deux volontaires travaillent gratuitement dix à douze heures par jour. Jeunes filles de l'aristocratie, de la bourgeoisie, côte à côte avec les plus humbles filles du peuple.

Dans une salle, où une quarantaine d'ouvrières serrées les unes contre les autres répondent au rosaire que récite une cornette blanche, on me montre quatre jeunes femmes. Elles sont jolies et fines. « Quatre sœurs, me dit le capitaine qui commande l'établissement. Trois d'entre elles avaient pour mari des officiers de marine. Ils ont été assassinés. L'autre avait épousé un officier de l'armée : il a été tué au front. »

Combien d'autres drames derrière tous ces jeunes fronts penchés sur l'aiguille ou sur les ciseaux ! Y a-t-il un seul de ces visages sur lequel une mort douloureuse n'ait pas jeté son ombre ? Il y a des ateliers semblables dans toutes les villes de l'Espagne blanche. Magnifique rapprochement des classes dans la communauté de la douleur, du sacrifice, de la prière, dans le service d'une patrie rendue sensible par l'épreuve : là est le secret de l'Espagne de demain.

Un autre témoignage de cette union constructive m'est donné dans l'organisation de ce service d'Auxilio Social, dont la devise est « Paix et Lumière pour tout foyer espagnol ». Vous en lirez prochainement une étude complète sous la plume de mon compagnon de voyage des premiers jours, le docteur Vielleville.

DE SAINT-SÉBASTIEN A OVIEDO LA VÉRITÉ SUR GUERNICA ET DURANGO

Tout le long de la route qui nous conduira de Saint-Sébastien à Bilbao, de Burgos à Santander, de Santander à Oviedo, ce sera toujours la même sensation, la même constatation de l'œuvre réparatrice de Franco succédant une destruction systématique et haineuse.

Voici Eibar, dont la manufacture d'armes n'est qu'un monceau de ruines. Un atelier pourtant a été déjà reconstitué. Voici Guernica, Amorebieta, incendiées, Munguia, dont une église n'est qu'un monceau de décombres, tandis que l'autre a servi de théâtre à des orgies profanatrices.

Faisons justice en passant des légendes créées autour de Durango et de Guernica.

Durango est debout. Je n'ai trouvé que deux maisons et trois églises bombardées. De ces trois églises, deux sont les chapelles de monastères qui avaient été transformées en casernes par les Rouges. La troisième, l'église paroissiale, a bien été bombardée pendant que des fidèles s'y trouvaient, mais il résulte de témoignages que j'ai moi-même recueillis sur place, qu'elle avait servi longtemps de dépôt à l'intendance rouge, avec le hangar attenant et la place voisine. L'aviation blanche ignorait qu'à l'occasion de la semaine sainte les Basques avaient obtenu qu'elle fût rendue au culte depuis deux ou trois jours.

Les autres églises de Durango sont intactes. Seules, celles qui constituaient des objectifs militaires ont été visées par l'aviation nationaliste. Celle-ci n'a jamais poursuivi pour les massacrer des foules inoffensives et affolées.

A Guernica, il n'y a que deux églises. La ville, centre de concentration à proximité du front, a subi un bombardement sans dégâts considérables. La Casa de los Fueros, l'arbre sacré, l'église principale et tout le quartier qui les entoure ont été épargnés. Plus tard, les Basques eux-mêmes ont dû défendre ce quartier contre leurs alliés ivres de destruction ; le reste de la ville, l'autre église ont été systématiquement dynamités ou incendiés avant la retraite des vaincus.

A BILBAO ET SANTANDER

A Bilbao, les Rouges n'ont guère fait sauter que les ponts du Nervion, pour retarder les poursuivants.

L'état presque intact de la fameuse ceinture de fer, comme la rapidité avec laquelle les troupes du général Davila ont franchi les 70 kilomètres de montagne qui séparent Reinosa de Santander, après l'enlèvement de la position de Corconte par les héroïques brigades de Navarre, témoignent autant de la démoralisation des troupes rouges que de l'habileté tactique de leurs adversaires.

Nous avons fait un pèlerinage au phare tragique de Santander. Un chemin bordé de croix y conduit, symbole émouvant du martyre de ceux qui ont suivi cette voie. Sur les onze mille victimes des Rouges dans la province de Santander, quatre mille ont été précipitées de cette terrasse dans la mer qui s'écrase contre les falaises à cinquante mètres en contre-bas. Quelques-unes avaient été préalablement fusillées. D'autres ont été suspendues un certain temps dans la nuit, au-dessus de l'abîme, pour leur laisser épuiser l'horreur de la chute annoncée. Le gardien du phare est devenu fou.

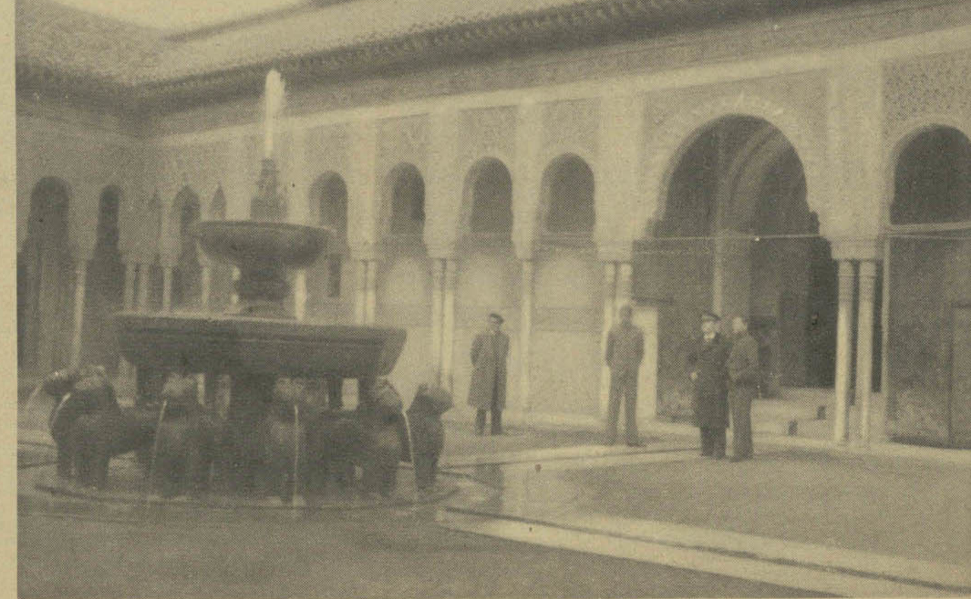
Une cascade au monastère de Piedra (Aragon)

L'AMIRAL CERVERA PARLE, A LA FRANCE, DES BALÉARES

Le journaliste Roch Oliver dans le quotidien algérien *Oran Matin* (édition du 30 novembre), a obtenu de l'amiral commandant la flotte espagnole, D. Juan Cervera, ces déclarations :

« Nous n'avons aucun sentiment d'hostilité à l'égard de la France que nous aimons, dont l'esprit est si voisin du nôtre. D'ailleurs, les Baléares au pouvoir de l'Etat espagnol, formant une province de l'Espagne, ne constituent pas un péril pour la France quoiqu'elles occupent en Méditerranée une position de premier ordre.

« Tout ce qu'on a dit au sujet de l'intervention des Allemands et des Italiens est mensonger. Nous contrôlons totalement la vie militaire, navale, civile et sociale des îles Baléares, moins Minorque, qui est malheureusement demeurée au pouvoir des Rouges. Notre domination est absolue, sans réserve et, soit dit en passant, je puis vous affirmer que les nations dont l'amitié nous honore, n'ont jamais sollicité de nous le moindre engagement susceptible de porter atteinte à notre souveraineté ! »



L'Alhambra, grâce aux nationaux, a pu ne pas interrompre ses rêves. (*Photo H. Joubert.*)

Une jeune fille heureuse d'avoir, grâce aux nationaux, des conserves pour sa famille.

De Santander à Gijon, la route suit la côte à peu de distance, escaladant quelques collines, contournant par le nord l'imposant massif neigeux des pics d'Europe. C'est la direction de la principale attaque du général Davila, dont une feinte retenait, dans la région du col de Pajares, sur la route de Léon, le gros des troupes asturiennes.

A mesure que l'on approche de Gijon, l'esprit de destruction systématique des Rouges s'affirme de plus en plus. Je ne parle pas des maisons qui portent des traces de combat ou de ponts rétablis par le génie avec une rapidité remarquable. Cela, c'est la guerre. Mais ce sont les églises et toutes les maisons d'apparence bourgeoise incendiées et pillées, toutes les boutiques vidées; c'est la jolie petite ville de Cangas de Onis à demi détruite et dont les ponts — il y a un ravissant vieux pont romain — gardent les fourneaux des mines que l'arrivée foudroyante des tanks de Franco n'a pas permis de faire sauter; c'est le sanctuaire national de Covadonga, le monastère et l'hôtel attenants saccagés.

Ce sont les églises de Gijon dynamitées, la caserne de Simancas dont les hauts murs vides toujours debout témoignent d'un des plus héroïques épisodes de cette guerre; c'est Oviedo dont les faubourgs ruinés et toutes les maisons blessées portent les stigmates du martyre qui, en fixant les Asturiens, a sauvé Léon et peut-être la Castille.

En redescendant vers Leon, après avoir traversé la conque minière, le col de Pajares, Villamanin dont il ne reste plus une maison intacte, Santa Lucia dont les mines sont dévastées, on emporte la conviction de la sauvagerie des Rouges, de l'infériorité absolue de leur commandement et de leur moral.

Les Asturies paraissaient devoir être le réduit de leur défense. Elles n'ont pas tenu devant la méthode, la bravoure et l'élan des troupes nationales. Mais, partout où l'armée de Franco est arrivée, elle a apporté immédiatement du pain, la délivrance des opprimés, l'ordre, la justice, la réorganisation de la vie sociale; elle a commencé le relèvement des ruines.

D'ALGÉSIRAS A MALAGA

Cette constatation, je l'ai faite encore, après avoir traversé toute l'Espagne, en suivant la route qui conduit d'Algésiras à Malaga reconquise. Mêmes visions d'églises saccagées ou dynamitées, d'une haine qui ne trouve sa joie qu'à détruire. Voici Marbella ensanglantée par de trop nombreux massacres. Les femmes ont fui, paraît-il, parce qu'on les a persuadées de l'impitoyable cruauté des nationaux. C'est par des terreurs de ce genre que l'on entretient la haine et le courage du désespoir chez ceux qui ne persévéreraient pas dans une lutte fratricide s'ils savaient quelle vie on mène dans l'Espagne de Franco et quelle révolution sociale s'y accomplit.

A Malaga, martyrisée pendant sept mois, on peut se rendre compte de la délivrance qu'a signifiée l'entrée des troupes de Queipo de Llano. Les fosses des cimetières, où s'entassent les officiers de marine et d'innombrables civils, témoignent du régime de terreur subi.

La vie n'est pas encore normale, car les Rouges n'ont pas seulement pillé toutes les matières consommables, ils ont raflé numéraire et devises chez les particuliers comme dans les banques, et cela rend presque impossible la reprise commerciale.

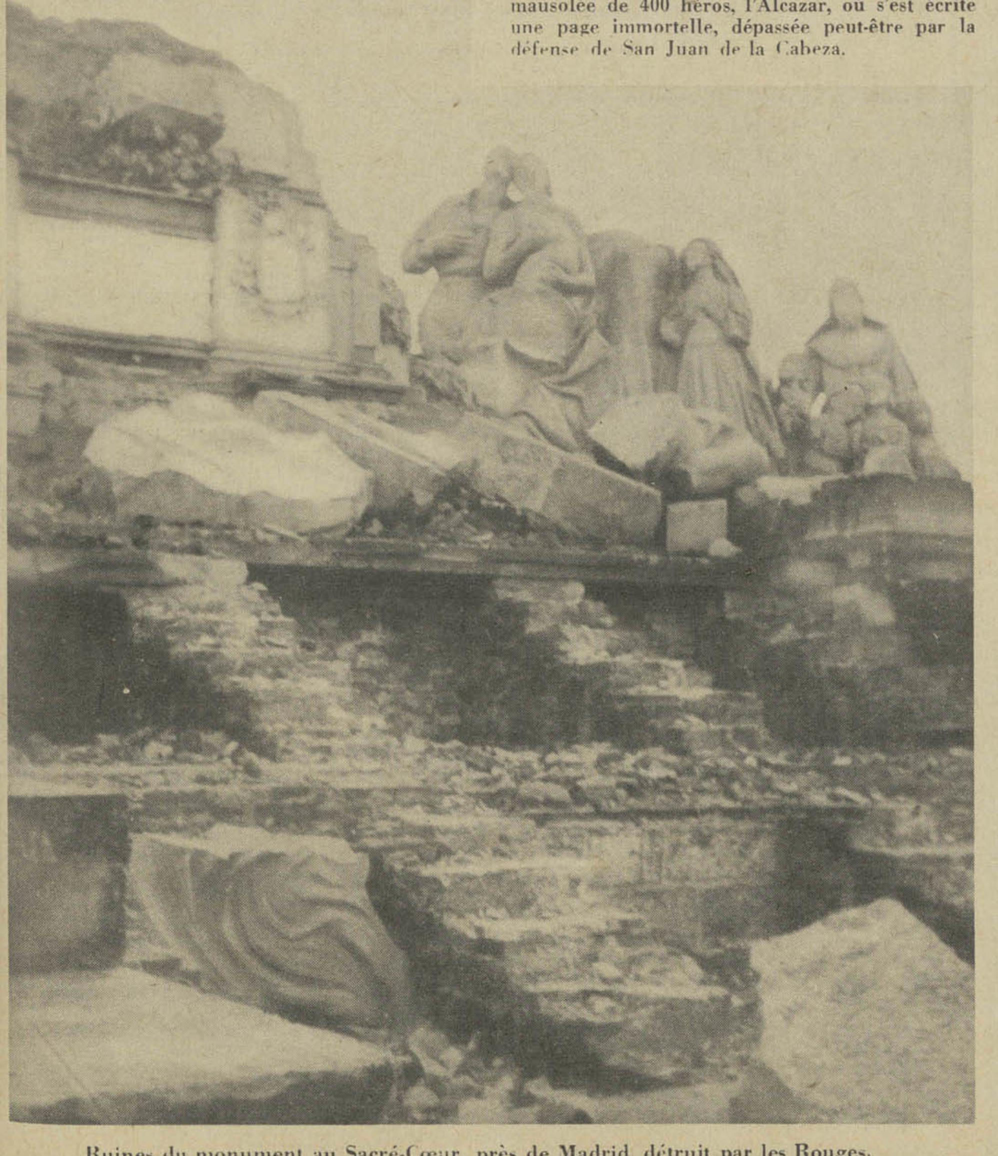
Malaga est la garantie que les Espagnols se feront plutôt tuer que d'accepter de livrer de nouveau leur pays à de tels crimes, à une telle dévastation.

Tranchées sur le front d'Aragon.

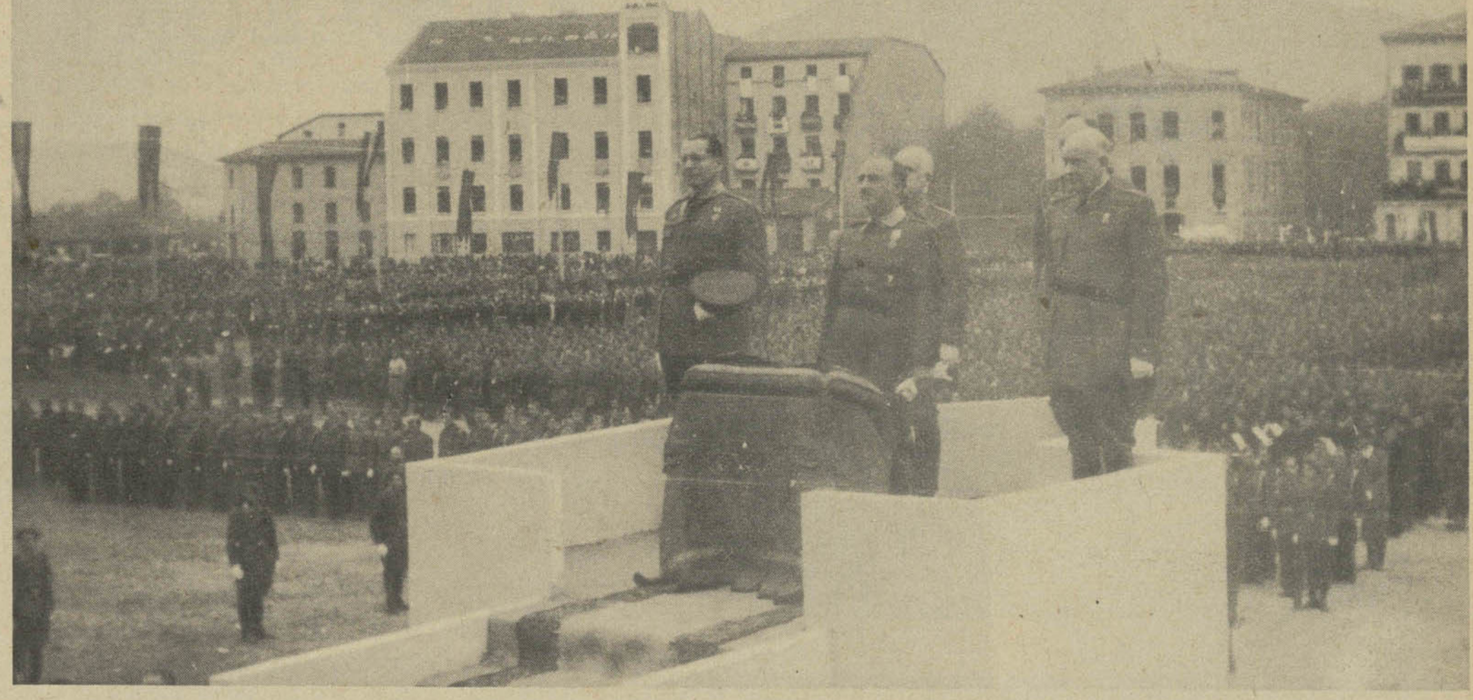
LA VICTOIRE D'UN IDÉAL

Ecarteront-ils le péril par une victoire définitive?

Je n'en doute pas. J'ai parcouru le front de la Méditerranée aux Pyrénées. J'ai été en dix endroits dans les tranchées; j'ai visité les chefs, causé avec les soldats. Partout j'ai respiré la même atmosphère de confiance, d'héroïsme et d'ardeur. Des généraux qui ont fait leurs preuves commandent les armées sous la direction unique d'un chef dont chaque ascension est due à une action d'éclat, et dont la carrière a été la manifestation continue d'une science et d'un talent militaires hors de pair. La bravoure des officiers pourrait parfois être taxée de folie, et les hommes de cette race dure et fidèle sont dignes de ceux qui les conduisent. Certains tracés du front constituent un paradoxe que fait seulement admettre l'indomptable ténacité des défenseurs. On ne s'étonne plus, il est vrai, quand on a vu Oviedo, où trois mille hommes ont maintenu pendant trois mois contre trente mille un couloir de plus de quinze kilomètres, la caserne de Simancas, mausolée de 400 héros, l'Alcazar, où s'est écrite une page immortelle, dépassée peut-être par la défense de San Juan de la Cabeza.



Ruines du monument au Sacré-Cœur, près de Madrid, détruit par les Rouges. (*Photo H. Joubert.*)



Le généralissime préside, à Pampelune, à un hommage aux brigades de Navarre.

LE FRONT

Ce front ne ressemble pas au front français de la Grande Guerre. Aucun des partis ne peut se permettre la défense des munitions qui obligeaient à se terrer perpétuellement. La configuration du pays fait presque partout de cette guerre une guerre de montagne. Quand la vallée sépare les positions d'attente des adversaires, il n'est pas rare de voir des paysans profiter de l'accalmie pour venir labourer ce théorique « no man's land ». Vienne l'attaque, la lutte atteint immédiatement un parxysme qu'elle n'a pas dépassé chez nous, car ce sont des sentiments singulièrement exaltés qui s'affrontent.

Ces sentiments, l'inspiration en est presque toujours plus pure chez les Blancs, car elle prend sa source non dans des idéologies internationales à base de haine et de matérialisme, mais dans la conviction de défendre les plus hautes valeurs humaines et divines.

« Por salvar el mundo, por Dios y por Espana », dit une affiche d'enrôlement des « Requetés ». Dans les tranches assez voisines pour que des dialogues puissent s'engager, on comprend que ces hommes écoutent avec mépris ceux qui leur proposent de déserter pour avoir des femmes faciles et une solde plus élevée.

L'ESPRIT DE L'ESPAGNE NOUVELLE

Leur moral est d'ailleurs singulièrement étayé par celui du pays, de ce qu'ils appellent simplement : la « retaguardia ».

Jusqu'à quelques kilomètres du front, en plein front même, pour certaines enclaves audacieuses, la vie est normale et facile.

A Saragosse, à quinze kilomètres des lignes, quelques minutes de vol des avions ennemis, on ne s'aperçoit de la guerre que par la proportion d'officiers et de soldats mêlés à une foule dense et joyeuse, ou par la vue de quelques sacs de sable révélateurs d'abris éventuels. De temps en temps, la sirène gémit. Si c'est la nuit, les lumières s'éteignent. L'alerte passée, la vie reprend, avec la même tranquillité, la même insouciance. La Vierge del Pilar n'est-elle pas là pour protéger la ville ? Le 12 octobre, fête de celle qui porte le titre de capitaine général de l'armée espagnole, une centaine d'avions rouges se sont élevés pour bombarder le sanctuaire et la procession traditionnelle. Batteries aériennes et avions de chasse en ont abattu vingt-quatre. Aucun n'a atteint la basilique. Quand la sirène a résonné, la procession n'a pas daigné s'interrompre.

Dans toutes les autres villes, à Burgos, à Valladolid, à Salamanque, à Séville, c'est le même calme, c'est la même foi.

Elle est, avec le sentiment exalté de la patrie, le grand soutien de l'âme espagnole, l'inspiratrice de toutes les générosités.

Les hommes sont partis pour le front. Ceux qui paraissaient nonchalants, désœuvrés, égoïstes, ont réclamé leur admission dans les troupes de choc, où ils ont montré comment ils savaient mourir. Les femmes, elles, ont continué la tradition de Numance ou de Sagonte. Je pourrais citer des traits de grandeur cornélienne. Celles qui ont sacrifié ce qui restait de leur bien-être ou de leurs richesses, ce dont les masses furieuses ne les avaient pas dépouillées, ont offert d'un cœur héroïque leur mari, leurs enfants. Quand le deuil les frappe, elles se raidissent pour ne pas pleurer, et elles consacrent un dévouement sans bornes aux œuvres qui doivent remplacer, par l'apaisement, la solidarité et une entr'aide fraternelle, l'envie, la haine de classes, l'instinct de pillage et de meurtre.

J'en ai visité d'admirables à Valladolid et à Séville.

Certes, je ne prétends pas que, du côté de Franco, il n'y ait que des héros et des saintes. Mais il n'est pas douteux qu'un grand souffle d'héroïsme a secoué et réveillé ce peuple en léthargie, qu'il baigne aujourd'hui dans une atmosphère saturée d'ardeur mystique, de soif de dévouement et d'oubli de soi-même. Il n'y a pas de limite à ce qu'on peut lui demander.

Sur l'ex-front de Santander : un tank, marque Renault, pris aux Rouges sur la route d'Ontaneda.

LE CHEF ET L'AVENIR

L'exemple vient de haut, de la vie simple et pure, inlassablement dévouée à l'Espagne, de cet homme d'intelligence lumineuse et de grande bonté, que personne ne discute aujourd'hui, ni comme chef militaire, ni comme chef de l'Etat : le général Franco.

Sans bruit, sans geste théâtral, par une volonté calme, opiniâtre, il transforme peu à peu l'Espagne, de façon à rétablir l'ordre et la prospérité, à effacer les injustices sociales, à faire, s'il y a moins de riches, qu'il n'y ait plus de pauvres et de malheureux.

Œuvre de longue haleine, ai-je dit. L'Espagne de Franco ne peut pas être vaincue. Il se peut que du temps passe encore avant qu'elle soit inévitablement — l'Espagne unique. Alors, la tâche ne fera que croître en difficulté, car il faudra fondre les conceptions divergentes, intégrer dans la nation nouvelle des éléments frémissants de leur défaite, encore pénétrés de doctrines empoisonnées.

Une période de gouvernement autoritaire, dictatorial, sera nécessaire pour la réorganisation du pays. Elle eût existé, d'ailleurs, quel que fût le parti vainqueur. Mais elle sera transitoire. Tant que le général Franco et les hommes honnêtes et dévoués qu'il a choisis exerceront l'autorité, on peut être certain qu'elle n'aura d'autre but que le bien général et le relèvement de l'Espagne.

Cette Espagne nouvelle, « une, libre et grande », comme le dit la devise des phalangistes, quel Français digne de ce nom ne voudrait la voir liée d'amitié à une France délivrée de querelles et de haines? Quand voudra-t-on comprendre que là, et non dans une aide illusoire à des hommes que leurs propres actes ont condamnés, se trouve la solution du problème des Pyrénées et de notre sécurité méditerranéenne?

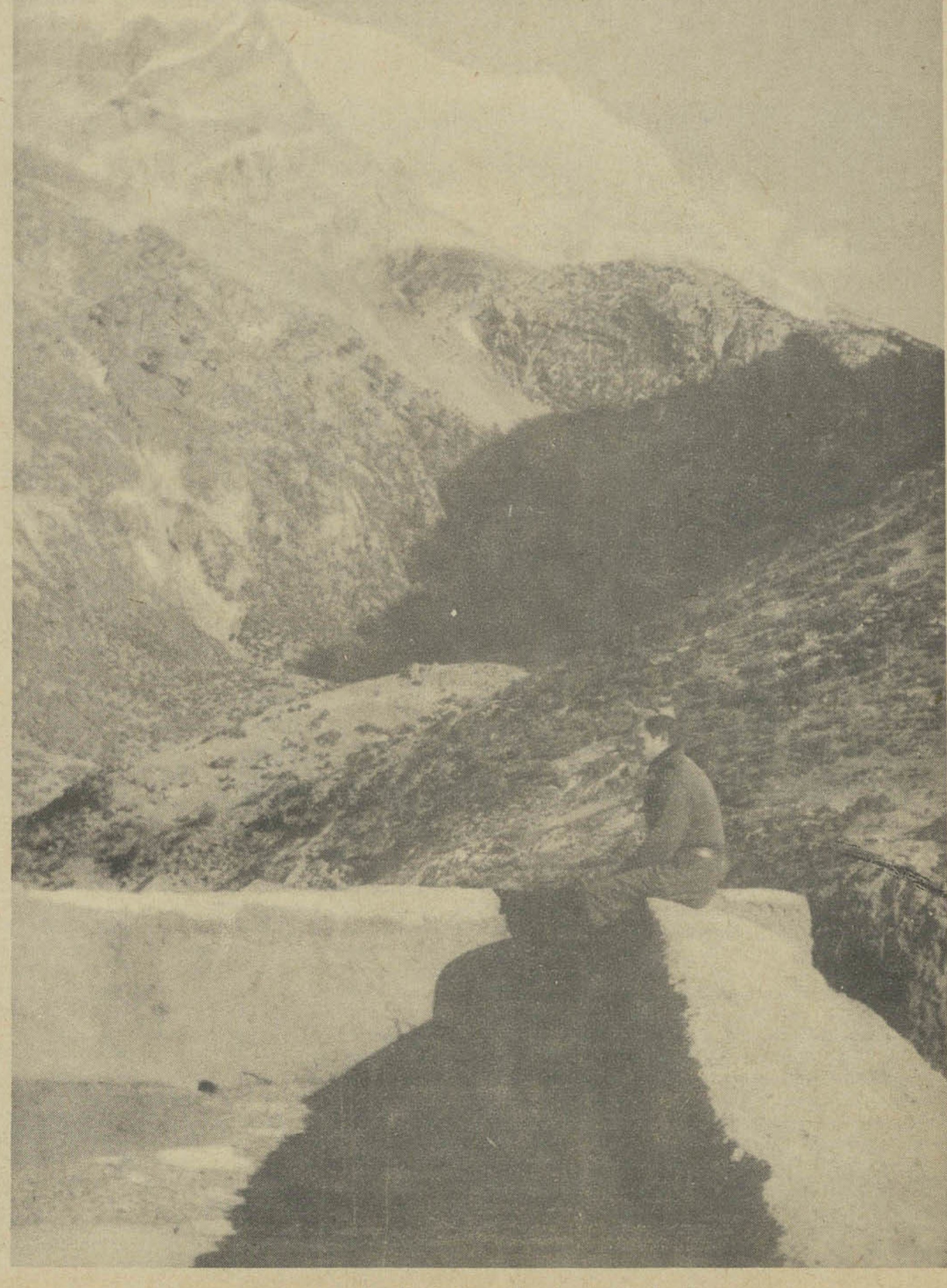
Il y a trois semaines, le général Franco me redisait cette parole qu'il a si souvent répétée et qui vient, chez lui, du plus intime du cœur : « J'aime la France. » Il a ajouté : « Elle n'a rien à craindre de nous. »

Nos dirigeants vont-ils continuer à agir pour empêcher ces sentiments d'intervenir dans les rapports prochains de nos deux nations?

C'est tout l'avenir de la France qui est en jeu.

12 décembre 1937. Vice-amiral H. JOUBERT.

Le vice-amiral Joubert déposant des fleurs sur la fosse des officiers massacrés à Malaga.



Aragon : Vue des Pyrénées prise du front de Huesca.

Biblioteca Nacional de España

LES ARMES ET LES LETTRES

Les armes exigent de l'esprit, tout comme les lettres. CERVANTES *(DON QUICHOTTE, IIe P., Chap. XXXVII).*

Max Jacob

DOULEUR

O ma tête ! appuie-toi sur l'épaule des pauvres !
J'ai mal au cœur de vous, terres de nos tourments.
Vos aubes, vos printemps sont des rires de fauves
Et vos sillons fleuris des gerçures du vent.

J'ai mal au cœur de vous, habitacles des pestes
Où l'épée du malheur croise l'épée des fous,
Où les générations hurlent depuis Oreste
Et pétrissent la mort qui se traîne à genoux.

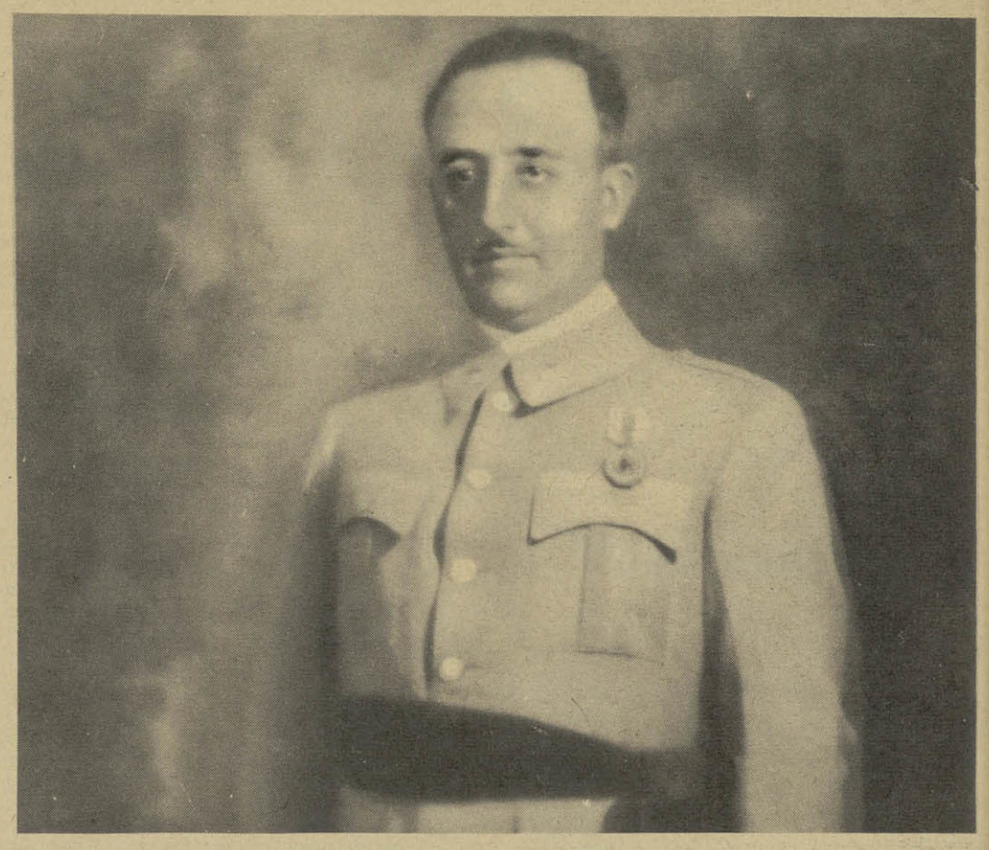
J'ai pitié des oiseaux exilés dans les pierres,
Des végétaux offerts à la frayeur des ans,
Dont le front désolé par de vaines prières
Est battu nuits et jours comme des contrevents.

Et, pourtant, la douleur est un présent des Dieux !
Elle abolit en nous ce qui n'est pas notre âme.
Elle nous rend à nous ; elle nous donne aux cieux.
Ce que Dieu veut de nous, c'est sa Divine Trame.

Dieu veut notre salut et non des châtiments.
Besoins plus que mérite ! à chacun son étoffe !
A l'orgueil du rocher, il faut des catastrophes.
Au poète chrétien, le spectacle des gens.

Ah ! puissions-nous avoir un œil à la poitrine,
Comme, d'après la fable, avait certain géant,
Et tout autour du corps, la couronne d'épines !
Et le ciel s'ouvrirait sans portes de tourments.

MAX JACOB.



Le généralissime D. Francisco Franco

FRANCO AU TRAVAIL

Quatorze heures à son bureau, où il résout toutes les questions du gouvernement de l'Etat et du haut commandement des armées, quatorze heures de travail, telle est la journée de Franco, le généralissime et le législateur.

La guerre absorbe la plus grande partie de ce temps. Franco reçoit lui-même, par téléphone, le communiqué, les informations et les demandes de ses généraux. Le récepteur dans la main gauche, il écrit de la droite tout ce qui lui paraît intéressant. Les feuillets l'un sur l'autre, s'entassent. C'est par téléphone que, dans chaque cas, il décide, ordonne et conseille. Son visage reste impassible à toute émotion, et il se contente d'exprimer son opinion par ces mots : « Oui. Bien. Très bien, très bien. Je t'embrasse. Je te félicite au nom de la Patrie. » « Oui » veut dire compris. « Bien » d'accord. « Très bien, très bien », je suis content. Quant à « Je te félicite au nom de la Patrie », c'est la plus haute récompense qu'on puisse recevoir après une grande victoire.

Les généraux subordonnés expédient les affaires sans grande cérémonie et sans que leur tour de passer soit rigoureux. S'il y a un tour de préférence, cela dépend de la gravité de la question à traiter. Les dépêches sont brèves en elles-mêmes, c'est le commentaire du généralissime qui est, en général, le plus long. Il lit avec une attention extrême et infatigable, tous les documents qu'on lui présente, il les lit d'un bout à l'autre, même s'ils ne semblent pas présenter grande importance. Il lit tout, sur l'original même, annotant avec un crayon ses remarques et ses décisions. Parfois, il dicte, sur le moment, à celui qui travaille avec lui ce qu'il a décidé concernant l'affaire présentée.

Sa capacité d'écrire lui-même et de dicter est extraordinaire. Tous les manifestes adressés à la Nation, tous les décrets gouvernementaux importants, les communications et les notes diplomatiques à l'étranger, les plans d'opérations, la distribution des grandes unités et des contingents en armes, en munitions et autres éléments de guerre, tout cela il le rédige lui-même, sans qu'il ait besoin d'avoir à sa portée ni mémento, ni statistique, ni aucune note détaillée.

C'est à sa mémoire, infaillible, qu'il recourt, comme à la source de sa documentation et de sa vérification, pour prendre ses décisions, pour distribuer ses éléments militaires. Il sait, à tout moment, où se trouvent les grandes divisions, les escadrilles d'aviation, les navires de guerre et, en général, toutes les unités tactiques, y compris les bataillons. Mémoire prodigieuse.

Toute rédaction, nous l'avons dit, lui passe par les mains et, la plupart du temps, il écrit lui-même. Ainsi, lorsque la radio annonce : « En ce moment, voici l'opinion du généralissime Franco », tout a été dicté par lui et le « speaker », quand il parle, n'a rien à ajouter de lui-même, ni un point, ni une virgule. Les notes officieuses sont également de sa main, et le communiqué quotidien du Grand Quartier Général, renseignant l'Espagne et le monde sur la marche de la guerre, est toujours dicté par lui. Et, dans cet ordre d'idées, sa puissance de travail est telle qu'il ajoute des corrections, des remarques et des points de vue personnels à maint article et à maint document écrits par d'autres, et qu'on lui donne à examiner et à vérifier.

Dans ces quatorze heures de travail, il faut comprendre celles qu'il consacre à recevoir les visites auxquelles l'oblige sa fonction de chef de l'Etat. Jamais ménager de son temps ni de son attention quand il s'agit des autres, il écoute sans témoigner la moindre contrariété, quelle que soit la verbosité ou la maladresse de l'interlocuteur. Quand le visiteur est un subordonné : général ou officier, il répond avec la plus amicale simplicité aux marques de respect et de profonde déférence qu'on lui témoigne ; et il convient d'observer que plus les visiteurs ont de prestige et de renommée, plus ils font preuve d'enthousiasme et d'invincible confiance. C'est là une chose sur laquelle nous ne saurions trop insister. Quand un chef est appelé à conférer avec le généralissime, plus il a de mérites et d'importance hiérarchique, plus il met de respect, d'attentions délicates et de déférence dans ses paroles. C'est là une manifestation, en quelque sorte conjointe, de discipline et de foi. Car il faut être devant un chef en qui l'on ait une foi absolue pour témoigner en même temps de tant d'égards et d'attentions.

Pour les civils, le protocole est réduit à la plus simple expression. Pas de cérémonial, sauf dans les occasions diplomatiques ; et tout le monde entre dans le bureau du chef de l'Etat sans traverser d'autre antichambre que le bureau de ses secrétaires. Il n'a pas de maison militaire proprement dite, ni personne qui occupe auprès de lui un poste officiel, une fonction déterminée. Cela se voit dans la minuscule antichambre où tous ceux qui s'y trouvent n'observent d'autre rite que la traditionnelle et fraternelle camaraderie qui est de règle parmi les officiers de l'armée.

Franco donne le plus parfait exemple de cette austérité, qui doit être la suprême vertu d'un chef d'Etat. Et, pour l'édification de ceux qui ne savent pas ce détail, bien plus que pour la nôtre, qu'il me soit permis de révéler ceci : le généralissime Franco, le chef de l'Etat espagnol, n'a comme solde, strictement que celle qui correspond à son grade de général de division de l'armée. Pas un sou de plus. Il n'a pas de liste civile, pas de frais de représentation. Sa solde de général, c'est tout.

Quatorze heures de travail quotidien, sans un jour de fête. Et, pour toute diversion, ses visites aux fronts, afin de s'assurer par soi-même de la situation et des nécessités auxquelles il faut pourvoir sur les champs de bataille.

C'est dans ces occasions que se manifeste la haute signification de son titre : général chef des armées en guerre. Le généralissime, ayant établi son plan d'opérations, dès que l'on commence à l'appliquer, va voir où en sont les choses, dicte ses décisions sur-le-champ. Ces décisions sont inspirées par sa conception tactique, toujours claire, précise, réalisable sans, pour cela, manquer de bravoure ni d'audace. Avec son esprit indomptable, il entraîne ; avec son calme jugement, il contient ; avec son magnifique optimisme, il affronte l'obstacle et reste fermement assuré du succès de la manœuvre entreprise. L'action alors se déclenche, la manœuvre s'accomplit de la manière qu'il avait prévue. A ce moment, il fixa son regard sur les yeux de ceux qui l'entourent, en silence, et il sourit...

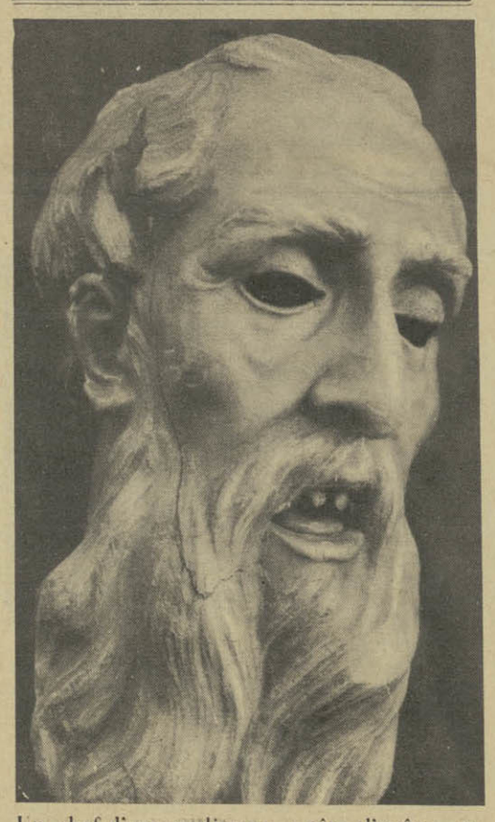
Les opérations contre Bilbao s'étant terminées par la prise de la ville, il s'écrie : « La ceinture d'acier ! Quelle erreur ! Quelle maladresse ! »

Un jour, nous lui demanderons de nous expliquer ce jugement si net, si catégorique, et si important, pour l'enseignement de la science militaire.

L'Espagne, aujourd'hui, connaît Franco, l'homme de guerre, le justicier, le législateur. Demain, après le jour heureux de la victoire, nous saurons tous ce que c'est que Franco le libérateur, celui qui sut abattre l'ennemi et instaurer la justice sociale, nous saurons tous comment il a réalisé cet idéal.

Général MILLAN ASTRAY.

Le général Millan Astray



Un chef-d'œuvre disparu : tête d'apôtre en bois polychromé (XVII' siècle).

Pour défendre notre Espagne...

« Pour défendre notre Espagne historique, nos monuments et la religion catholique, les personnes et la nation elle-même, nous devions, nécessairement nous soulever. Dès le début, j'étais sûr que nous triompherions : l'Espagne ne pouvait succomber au communisme international.

« La Constitution laïque de la République étant abolie par un décret de moi, en octobre 1936, est abolie aussi toute la législation anticatholique qu'elle contenait. Je sais que les catholiques des Etats-Unis ont bien compris que notre guerre est une guerre de défense de l'Eglise, de notre religion et de la civilisation chrétienne. C'est pourquoi ils nous suivent avec sympathie et générosité.

« Je savais les terribles manœuvres du communisme international contre l'Espagne. J'avais en mon pouvoir, les documents par lesquels l'on condamnait à la destruction les temples et les principaux lieux de notre histoire religieuse. J'avais la liste des personnes qu'on devait assassiner. Ils voulaient en finir avec tout ce qui, en Espagne, était tradition chrétienne : faire d'elle une nation sans culte, sans temples et sans Dieu. Les millions circulaient pour la propagande soviétique et l'on savait fort bien organiser des groupes de gens pour ces fins sinistres.

« Les gens croient que nous faisons une guerre, rien de plus. Nous faisons aussi une profonde révolution de sens social qui s'inspire de l'enseignement de l'Egllise catholique. Il y aura moins de riches, mais aussi moins de pauvres. Le nouvel Etat espagnol sera une véritable démocratie où tous les citoyens participeront au gouvernement par le moyen de leur activité professionnelle et de leur fonction spécifique.

« En bref, nous avons aboli les lois qui défendaient aux ordres religieux l'enseignement, l'exercice d'une industrie et qui mettaient des obstacles à leur propriété et à leur administration interne, les lois qui dissolvent la Compagnie de Jésus et nationalisaient ces biens. Des dispositions seront prises en sens positif, quand nous formerons un gouvernement et que nous commencerons le travail législatif à fond.

« Du moment que nous devons restaurer tant de choses — et d'abord les maisons des Espagnols — nous restaurerons principalement les temples, qui sont les maisons de Dieu, et nous veillerons à ce que le clergé ne manque pas de moyens économiques pour exercer son ministère spirituel.

« L'Etat espagnol prendra à cœur notre expansion missionnaire dans le monde en tant que partie très importante de l'œuvre civilisatrice et de l'empire spirituel de l'Espagne.

« Nous ne manquerons pas d'université catholique, parce que toutes nos universités seront catholiques et qu'elles auront, toutes, un enseignement supérieur religieux de caractère philosophique.

« Comme si l'enseignement moral, religieux (la plus grande nécessité culturelle de l'homme), était chose seulement puérile et devait seulement se donner dans les écoles primaires ou, tout au plus, pour le baccalauréat ! Beaucoup arrivent ainsi, à l'âge d'homme, à la conclusion que cet enseignement-là est conte de fée, choses d'angelets propres aux imaginations enfantines. Dans les grandes universités des principales nations, est prévue l'étude de la théologie, de la religion, de l'histoire religieuse. Nous l'aurons aussi. Pour nous, Espagnols cultivés, nous n'avons pas assez de culture religieuse. Dans nos années universitaires où s'est formé notre critérium moral et philosophique qui donne un sens à la vie, l'homme s'est fait une idée du monde, de l'humanité, de son destin, de ses devoirs. Tout cela, avec l'histoire du catholicisme espagnol, c'est la culture religieuse supérieure qui ne doit pas manquer aux générations de la nouvelle Espagne.

« Je suis au courant de l'énorme répercussion dans le monde, de la Lettre collective de l'Episcopat espagnol au autres évêques. Elle a vaincu l'erreur de certains catholiques étrangers. Mais nos prélats, dès le début du mouvement, manifestèrent en notre faveur, car ils virent que nous défendions notre religion, nos temples et nos prêtres contre un barbare communisme exotique et sans Dieu qui menaçait de tout détruire. »

Sur le futur Concordat avec le Saint-Siège, le général Franco a déclaré : « Je n'ai rien à dire. Nous y préciserons tous les points dont nous avons parlé, et d'autres. Notre Etat doit être un Etat catholique dans le social et le culturel, parce que catholique a été et sera la vraie Espagne. »

(Déclarations du généralissime Franco à un journaliste, Mr. Gralla.)

Courrier littéraire

— *Le fait de la quinzaine :* N° 1 de l'*Age Nouveau* où Marcello Fabri, noblement, nous propose la défense et illustration de la civilisation d'Occident et ose conseiller aux artistes de voir et faire *grand.* Un article social : la lutte contre le poison qui asphyxie la France, et un projet de Maison sociale, par Emile Gaudissart, non tanière de révoltés, mais foyer (je pense au programme des *Phalanges* d'Espagne en voyant la place réservée au culturel et au familial) et un poème généreux d'Y.-G. Le Dantec, et le remarquable Saint Paul, d'André Suarès, font une excellente livraison.

— *Le Maître de l'Amour,* c'est le dernier recueil de nouvelles d'Henry Bordeaux (Plon) et c'est aussi l'auteur lui-même. Bordeaux ne cherche pas les effets de style, ni le coruscant ni un gris jamais vu. Saluons en lui le grand romancier moraliste. Moraliste au sens classique : il extrait du fait courant de la vie l'opposition devoir-passion, et hausse notre existence au plan des responsabilités de l'être. Mais en même temps, artiste-romancier, il a transmuté ce qui nous reste d'altruisme (ressort de notre intérêt pour les êtres fictifs des romans) au plan égotiste, non égoïste. Bref, à la fois il humanise et nous rend spectaculaire et intrigante la situation romanesque qu'il choisit. A la différence de Mauriac, catholique tourmenté, le péché n'est pas pour lui la fin de son étude, mais l'épisode du conflit. Bordeaux veut nous faire conclure hautement. Comme il atteint cette solution par les chemins de notre sensibilité, il nous améliore et — secret de la faveur constante de son public — il nous rend optimiste parce qu'il réalise le catholicisme direct, désintéressé, serein, sans souffrir d'un désir à la Mauriac, sans l'exploiter comme tant d'auteurs amystiques, faux chrétiens qui s'emparent d une veine populaire.

— *La Compagnie du Saint Sacrement et de l'Autel* entreprit au XVIIe siècle de combattre l'excès de vices de la grande société. Comment Louis XIV l'aida, comment Molière contribua à l'épurer par son *Tartufe,* protégé par le roi ? M. J.-D. Blanc, dans *Méditerranéa,* nous l'explique avec une érudition charmante.

— « Aujourd'hui, les uns font de l'histoire et ne connaissent que les dates et les documents écrits, les autres ne s'adressent qu'à la nature », dit Emile Bernard dans *Le Mercure de France.* Son étude, plus pleine que bien des volumes tapageurs d'esthétique, dénonce la sécheresse de l'art cérébral. (De quelle force éternelle restera muni un Ribera, parce que, *comme les Espagnols,* il est sincère, non formaliste, alors que trop d'art nous gêne dans telle peinture nordique, pourtant parfaite.)

Adolphe de FALGAIROLLE.

Le 2 décembre, au monastère historique de las Huelgas, près de Burgos, a eu lieu l'acte constitutif de l'unité politique espagnole, en présence des généraux Millan Astray, Queipo de Llano, du ministre de la Police Martiez Anido, etc. Le généralissime, chef de l'Etat, a prêté serment sur une bible ancienne espagnole, et fait prêter serment aux conseillers : *de se consacrer avec exactitude et vigilance, avec la foi du soldat et jusqu'au sacrifice de la vie même, à la grandeur impériale de l'Espagne; de se consacrer entièrement, selon les statuts de la* Phalange espagnole traditionaliste *et de la* Junte offensive nationale syndicaliste, *au maintien de la patrie immortelle à son rang.*

La fusion, dans le creuset de la vistoire totale de demain, des *Falanges, Requetés et Jons,* sous les initiales de F. E. T. (Phalange espagnole traditionnaliste), montre la parfaite entente des différents partis qui ont mené la lutte contre le marxisme. La présence dans le Conseil d'écrivains de talent comme Jose-Maria Peman et Gimenez Caballero, et de la sœur du créateur des Phalanges (fusillé), de la veuve du créateur des JONS (assassiné), ainsi que le fait de confier le secrétariat à Fernandez Cuesta, garantit l'unité de vues de tous les secteurs de l'opinion de l'Espagne nouvelle, qui voit dans Franco son grand *caudillo.*

Le Gérant : Falgairolle.

Imprimerie GEORGES LANG, 11-13, rue Curial, Paris (Made in France.) Procédé R.O.C.

Biblioteca Nacional de España